

# mœbius <sup>167</sup>

une fourchette en équilibre  
dans tout ça





il vous faut d'abord réunir les ingrédients  
chair fraîche ou chaos ambiant ou fruits du verger  
à vous de savoir quels ingrédients vous sont nécessaires  
pour vous tenir debout  
les pieds bien plantés dans un steak ou dans la table

confondez-la avec les autres outils à fourche  
or soyez avertis :  
n'est pas fourchette qui veut  
tout triton n'est pas fourchette  
un diapason n'est pas fourchette  
comme fourchette n'est pas couteau  
n'est pas fourche à foin

cela dit confondez  
oui mêlez fourchez traversez les frontières de sa chair  
donnez-lui le *la* central  
bien planté donnez-lui l'équilibre  
arme du crime ou fourchette funambule  
pour reconnaître ce qui fuit  
un alibi un repas une idée  
nappe vivante qui prend jambes à son cou  
nappe fuyante  
occasion manquée  
bouchée perdue en catapulte

prenez soin  
de ces courtes secondes où vous échappez à la chute



une fourchette en équilibre dans tout ça

Mœbius

N° 167

Automne 2020 - bis

une fourchette en équilibre dans tout ça

dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque

Le thème est une phrase de Christine Plante tirée de *Street cuisine*.

*Les meilleurs restos roulants de Montréal*, Montréal, Édito, 2014.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

1<sup>er</sup> trimestre 2021

ISSN : 0225-1582

ISBN pour l'imprimé : 978-2-924781-30-2

ISBN pour le PDF : 978-2-924781-31-9

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs et leurs autrices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

### **Imprimé**

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Société de développement des périodiques  
culturels québécois (SODEP)

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bur. 716

Montréal (Québec) H3B 1A7

514 397-8669

info@sodep.qc.ca

Diffusion pour la France et la Belgique :

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

Courriel : libraires@librairieduquebec.fr

Site Internet : www.librairieduquebec.fr

### **Numérique**

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

## l i m i n a i r e

### 9 Fourchettes

Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque

## f i c t i o n + p o é s i e

### 15 Compote

Maxime Brillon

### 31 perquisitions

Camille Readman Prud'homme

### 37 Tentative d'évasion

Alexis Rodrigue-Lafleur

### 45 Chabanel

Florence Tétrault

### 53 Cartes postales de Stéphane Despatie (des îles de la Madeleine) à Josée Bilodeau

Stéphane Despatie

### 63 Ici rien ne m'appartient

Audrey-Ann Gascon

### 73 mille et un précipices

Emmanuel Deraps

### 79 Petites cuillerées

Roxane Léouzon

### 87 La miette

Adrien Millet

### 97 La chatte de Schrödinger

Loriane Guay

### 105 Femme cuillère

Gabrielle-Ève Lane

### 109 Ré-origine des espèces (extraits)

Alessandra Naccarato traduite  
par Keltie Robertson

## p e n s e r l a c r é a t i o n

### 121 Mises en scène littéraires

Sayaka Araniva-Yanez et Madioula Kébé-Kamara

## m a n i f e s t e s a v a n t l ' a u b e

### 129 Mourir en exil

Yara El-Ghadban

## l e t t r e à u n e é c r i v a i n e v i v a n t e

### 139 Lettre à Pascale Bérubé – Courir comme une femme

Hélène Bughin



# Fourchettes

L'idée était ludique : celle de jouer avec l'équilibre précaire, d'appeler un risque formel, de confondre les fonctions des objets, de s'inspirer de la confusion,

comme dans les jeux où l'on prend la chaise pour une rame ou encore une couronne pour le volant d'une automobile.

Notre citation provient d'un livre de cuisine entraperçu dans la boutique d'un musée. C'est aussi à un musée de voix que vous convie ce numéro : des confections de repas, l'invention de mondes parallèles en brochette dans un buffet, ou comment se digèrent les ventres, les mille et une façons de s'échapper

de la langue fabrique,  
de la langue emprise.

Voici une présentation des textes de Maxime Brillon  
Camille Readman Prud'homme Alexis Rodrigue-Lafleur  
Florence Tétreault Stéphane Despatie Audrey-Ann  
Gascon Emmanuel Deraps Roxane Léouzon Adrien  
Millet Loriane Guay Gabrielle-Ève Lane Alessandra  
Naccarato (extraits traduits par Keltie Robertson)

Sayaka Araniva-Yanez et Madioula Kébé-Kamara Yara  
El-Ghadban et enfin Hélène Bughin :

« Compote » dans des blocs sécurisés    ganté    caresse  
les cheveux    hais la bureaucratie    l'ironie  
n'avoir jamais eu aucun pouvoir    avant de

choisir un mot s'essaie  
l'élan d'être en formes  
saisir la pensée  
« perquisitions »  
quand tout ce qui ne se voit pas  
parle à notre place

« Tentative d'évasion » d'un train en cavalcade  
d'un paysage qui trouble le langage  
de cette entièreté que l'on souhaite  
mais qui toujours se scinde

« Chabanel » au bord des immeubles la ligne du trottoir  
entre les édifices  
tu ne sais pas si elle te retrouvera derrière elle  
tu avances

envoie des poèmes par la poste  
ces cartes postales pour les pages d'une revue  
comme ce texte tiré du fonds de *Mœbius*  
« Cartes postales de Stéphane Despatie (des îles de la  
Madeleine) à Josée Bilodeau »

« Ici rien ne m'appartient ». C'est la lumière du salon, un creux au ventre. Presque rien. Lui, une possibilité  
Défaire les boîtes, placer les ustensiles : ouvrir, trouver, dénouer, agencer, échapper, au creux du ventre, une possibilité d'amour

devant l'abîme  
se ramasse  
« mille et un précipices »  
parle simple  
envers voix

jusqu'aux « Petites cuillerées » candides  
bouchées poétiques et scènes du quotidien  
perles douces-amères à savourer

« La miette » au buffet. Pour ne pas aller  
dire allô oui ça fait longtemps, dialoguer avec son  
dédoublement.

Un instant, c'est absurde, c'est sublime.  
Tout disparaît.

« La chatte de Schrödinger » et les obligations, la visite  
il y a la quête fragile de lumière et d'équilibre  
jouer à la bouteille

comme le bouquet dans « Femme cuillère »  
cuillère écaille de brume scintillante  
le miroir est un chemin

un poisson  
d'autres cartes postales aux voix de femmes  
un corps déboisé  
« Ré-origine des espèces  
(extraits) »

vies racontées à force de                    mémoires trouées  
prennent voix enterrées                    et donnent maison  
à des récits qui habillent  
les corps                    penser la création en « Mises en scène  
littéraires »

« Mourir en exil » ce dernier texte de la résidence de  
Yara El-Ghadban  
avec cette mort qui guette  
accompagnée de deuils et de décisions

« Courir comme une femme »  
c'est écrire à une femme qu'on admire  
pour découdre la recette des genres  
c'est vivre la vulnérabilité dans toute sa force et écrire  
encore

Nous vous souhaitons une très agréable visite en ce  
carrousel aux nombreux axes, réseau de fourchettes  
plantées droites, ou tendrement recouvertes d'empreintes  
et déposées dans un tiroir, dansantes, sensibles.

Allez-y dans l'ordre ou dans le désordre, il n'y a pas de  
recette prescrite,  
vous êtes libres.

Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque  
Membres du comité de rédaction



# Compote

Maxime Brillon

Derrière la porte, sur la fiche, ça dit « purée ».

Pourtant on lui envoie des crêpes, des tortellinis.

Elle n'a pas de dents.

Demander autre chose nécessiterait une longue liste de requêtes en chaîne jusqu'à un certain bureau, à un certain étage.

On a le temps de mourir, d'ici à ce que.

Alors on coupe les tortellinis sauce rosée pour offrir chaque bouchée en cadeau, lentement, dans l'humidité d'une chambre inerte, sauf lors de quelques visites ponctuelles, souvent utilitaires.

Et on chante des chansons pour faire sourire.

\* \* \*

Il est difficile de résister à la tentation de faire d'elles et d'eux des caricatures, des personnages de dessin animé ; la vie près de la fin surligne dangereusement tout. Certains acceptent tout simplement qu'ils sont en prison, torse nu, un peigne dans les mains : *mon père c'tait un gars de camions pis d'usines*. D'autres chantent en plusieurs langues mélangées. D'autres veulent du homard, se sentent dans un bocal, se rasent trop près de l'œil, insultent le vide.

On finit par développer des réflexes d'écoute. On enferme nos jugements loin pour pas qu'ils entrent en conflit avec les tâches à accomplir.

Quand ça sent fort, il faut vider quelque chose, quelque part.

\* \* \*

Parfois, on tente les exercices physiques listés sur de petits programmes agrafés, prescrits par des personnes qui ne sont pas dans la même bâtisse que nous et qui nous visitent une fois par mois pour nous dire comment faire ça correctement.

Or il faut développer ses propres trucs.

Pour réussir à exécuter les manœuvres détaillées par les pictogrammes et faire *revenir un mari*, on peut se servir de la ruse d'un faux spectacle biblique : on lève les bras dans les airs *pour Jésus*.

« Oui » de la tête, « non » de la tête : *pour Jésus*.

\* \*  
\* \*

La télé dans la plupart des chambres décrit la situation des résidents qui regardent leur propre description et qui ne peuvent rien faire d'autre que d'être décrits et situés comme tels, de loin, enfermés.

D'ailleurs, je m'étais promis de ne pas les décrire moi aussi. D'attendre et de compiler, de voir plus large avant de.

On se prend pour qui, à digérer des vies pour en faire des nouvelles ? À partir de quand, de quels yeux la nouvelle n'est plus nouvelle et vire en compote ? Quels yeux pilent ? Lesquels nourrissent ? Une collègue me confie que de toute façon, elle ne *cré' pus c'que les nouvelles lui disent*.

*Tout c'que j'cré' : je l'ai vu, je l'ai vécu, point final.*

\* \*  
\* \*

La fourchette l’effraye plus que la cuillère, en bouche. Le temps autour prend de la consistance, s’approche du yaourt, colle. Elle s’endort pendant, on la réveille, on vérifie.

La couche n’est pas pleine.

On se rappelle qu’il est préférable d’employer certains termes plutôt que d’autres.

Résidents pour patients.

Tablier pour bavette.

Culottes pour couches.

Toujours faire un effort pour ajuster l’âge des mots.

\* \* \*

Quelqu’un crie sans arrêt des *Monsieur-Madame-fort-fort* pour attirer l’attention alors qu’il tient son bouton rouge et qu’il sait très bien que ce bouton-là, ça fait la même chose que de crier des *Monsieur-Madame-fort-fort*.

Ça énerve le reste des résidents, beaucoup.

On se fait une mission de le ramener à l’ordre.

On gronde.

J’ai grondé quelqu’un qui ne pouvait même pas savoir qu’il se faisait gronder.

Qui n'apprend plus.

\* \* \*

On ne peut certainement pas blâmer celles et ceux qui travaillent là à l'année, et qui vaquent avec détachement, qui adoptent des raccourcis.

Tout ça, c'est de la survie.

*Faut que tu checkes ceux qui t'watchent, pour monter dans la hiérarchie, faut que tu checkes ceux qui veulent que tu montes dans l'système, moi t'sais j'ai travaillé dans le système carcéral, le système de justice, comme pilote d'avion, j'ai vendu des systèmes d'alarme, faut que tu checkes le monde qui te checkent, c'est eux qui vont t'offrir plus de salaire, pis la journée où tu refuses de coopérer, y te parleront pus jamais, pis tu vas rester icitte, au même salaire, même job, même crise de marde – j'te dis – watches comme'faut le monde qui t'checkent, c'est eux qui vont t'faire monter dans' vie.*

La personne qui dit ça prend généralement quatre biscuits et un verre de lait, tous les soirs.

\* \* \*

Il dit n'avoir rien accompli *d'important*.

La plupart de ses phrases mettent environ trente secondes à sortir.

On les construit ensemble.

Ça nous calme.

On compare ça – sa vitesse, notre vitesse –  
à des vagues vues de loin.

Ralenties par la distance.

*Il n'a rien accompli d'important n'a pas eu de pouvoir politique, décisionnel, n'a pas pu changer les choses.*

*Et vous... vous êtes jeune... je le vois... vous avez encore... la possibilité de... faire des choses... de la générosité.*

Il dit « générosité » comme quelqu'un qui monte rapidement des escaliers.

Je lui dis que je suis en amour et que pour l'instant, c'est tout un projet.

On rit.

\* \*  
\* \*

*Mets-le à OFF.*

Elle me pointe son ventilateur.  
Je le mets à OFF.

*Non, mets-le à OFF!*

Je le mets à ON.

*NON, mets-le à OFF!*

C'était à prévoir.  
Je le remets à OFF.

*NON! Mets-le à OFF, y va rouler toute la nuit!*

Je retourne le ventilateur,  
lui montre que c'est à OFF.

*Merci beaucoup.*

\* \* \*

« Voir de ses yeux vu ».  
C'est une drôle d'expression.  
Parce que généralement, on les voit pas, nos yeux.  
Sauf si peut-être on se fait opérer pour le strabisme.

(Quelques clics me suffisent pour me rappeler que ça vient du *Tartuffe*. Donc que je viens d'expliquer une vieille blague.)

\* \*  
\* \*

Elle me demande de l'eau claire, mais ne boit que du nectar. Elle est dysphagique, pourrait s'étouffer, elle n'a rien bu de la journée, et il fait une chaleur atroce. Elle me dit que dans le jus que je lui donne, il y a *du beurre de peanuts*. Je lui assure que c'est juste du jus, mais plus épais. Elle me répète que j'ai mis *du beurre de peanuts* dans son jus. J'aimerais avoir la boîte de nectar pour lui montrer. Si j'avais du beurre de peanuts, je lui montrerais que ça se mélange pas à du jus.

Alors je cède : je lui donne un verre d'eau du robinet.

Elle ne s'étouffe pas.

Je respire.

\* \*  
\* \*

On occupe une bonne partie de notre journée à critiquer des décisions qu'on trouve illogiques, à maudire le présent et l'incertitude. Parfois c'est dans nos têtes, parfois c'est dans nos pauses, ensemble.

À force de pointer du doigt le microscopique – ou le macroscopique –, plus personne n'est à la bonne échelle.

Mais la dame du fond met une heure à mâcher son souper alors vaut mieux s'activer maintenant pour réussir à coucher tout le monde à temps.

\* \* \*

La première fois qu'on change quelqu'un, c'est une question de regard, surtout quand on sent que le regard a un effet. On le pose sur le visage de la personne concernée pendant que l'autre membre de notre dyade s'occupe de la section postérieure. Quelquefois, c'est le plaisir de l'eau, du toucher qu'on voit. Quelquefois, la peur, l'incompréhension.

Certaines calment le ou la lavée avec des *oh mama*. D'autres ont l'air de changer l'huile d'un char en parlant de leurs vacances.

Souvent, un léger passage de la main dans les cheveux convient parfaitement à ajuster les humeurs.

Même ganté.

\* \* \*

Avec tout l'attirail de protection (lunettes, visière, masque, jaquette, gants) qu'il est nécessaire de remplacer quand on passe d'une chambre positive à une chambre négative, ou d'une chambre négative à une autre négative, se mouvoir et décider de sa prochaine action devient ardu, coûteux, surtout quand l'eau de Javel utilisée pour désinfecter sèche sur la visière, obstruant la moitié de notre champ de vision.

*On commence à lire dans les pensées*, me dit une collègue.

On voit avec la peau.

Moi qui pensais qu'on réservait ça aux Arts.

\* \* \*

Les midis, on mange nous aussi avec des ustensiles en plastique, pour ne pas toucher directement la nourriture avec nos mains, même si on vient de se les laver cinq fois ou plus (j'enlève mes gants, enduis mes mains de liquide aseptisant, enlève ma jaquette, enduis mes mains de liquide aseptisant, prends une lingette désinfectante, la pose sur une table, enlève ma visière, la dépose sur la lingette, enduis mes mains de liquide aseptisant, enlève le masque, enduis mes mains de liquide aseptisant, remets un masque, remets des gants, passe la lingette désinfectante sur la visière, enduis mes mains de liquide aseptisant, remets une jaquette si je passe à une autre chambre, enlève les gants si je reviens en zone froide, pour respirer).

À la longue, une pellicule visqueuse se développe sur le dos et la paume des mains. On se l'enlève en les lavant – au savon et à l'eau, cette fois-ci.

Sinon ça goûte trop fort lorsqu'on se permet un sac de chips.

\* \* \*

Des gens se révoltent dans les rues, pour les Noirs, contre la police. On travaille, nous, ici, Noirs et Blancs. À regarder ce qui se passe à la télé, et ne pas savoir comment en parler.

Peut-être qu'il est temps de passer la collation ?

\* \* \*

J'ai longtemps pensé que « témérité » et « courage » étaient synonymes. Pourtant la témérité nécessite une part d'inconsidération, de naïveté. Faire ce que je fais temporairement, pour aider la cause, n'a rien de courageux : c'est plutôt téméraire.

Les courageux, ce sont celles et ceux qui continuaient, continuent et continueront à le faire, un, deux, dix, vingt ans durant, en connaissance de cause, la tête remplie d'années.

\* \* \*

On passe pas loin d'une heure à régler des paiements de comptes par téléphone. Avec toutes les options, les détours, les numéros d'assurance sociale, de succursales, les suites de boîtes vocales. Si près du bout, il reste ça, à endurer. Curieusement, c'est là qu'on se rapproche le plus.

Dans la haine de la bureaucratie.

\* \*  
\* \*

*Ouin, moi j't'ais en business.  
J'ai crissement abusé, dans' vie.  
J't'icitte pour essayer.*

*J'aime ça.*

*J'pense me relancer en gestion d'la santé.  
J'ai la piqûre.*

*De toute façon, j'peux pus aller dans l'Vermont :  
Y m'veulent pus là.  
Mon père, c'est le Qatar :  
Y l'veulent pus là.*

*Peux pus aller en Suisse non plus.  
Trop risqué.*

– un collègue de travail temporaire

\* \* \*

À force de voir unetelle chercher son mari partout, untel qui sort sa table dans le couloir pour manger son yaourt avec une tuque devant la fenêtre et qui en renverse partout, untel qui visite unetelle dans sa chambre malgré les directives de la santé publique, unetelle qui me sourit en haussant les épaules comme pour dire *ah, que voulez-vous, c'est comme ça*, on peut commencer à croire en l'anarchie.

L'équilibre s'installe, doucement.

Sous nos tonnes d'équipement de protection, les grades n'apparaissent plus, on se fie à la personne qui prend les décisions. Pas de distinctions, de fiches, de consultation de dossier : on suit la personne qui fait.

L'expertise se prouve d'elle-même : dans l'action.

\* \* \*

Je suis entouré de peintures et tout ce que je trouve à lui dire, c'est *allez-vous les vendre ?*

Quelques heures auparavant, l'artiste voulait aller faire du vélo, avait son casque, son sac à dos, n'en pouvait plus, restait bloqué dans l'ascenseur, paniqué, n'ayant pas le code

d'accès secret pour l'actionner : *vous n'avez pas le droit de me garder ici contre mon gré*. Huit personnes l'entouraient, toutes incapables de justifier son emprisonnement, immobilisées par des ordres et d'éventuelles menaces de perte d'emploi. Plus que cinq cas positifs dans tout le bâtiment, mais personne ne bouge de son étage, par précaution. On lui suggère de *tricher un peu le système* et d'aller prendre l'air sur la terrasse, accompagné ; c'est le mieux qu'on puisse faire, pour lui, actuellement.

Or ce qu'il veut, lui, c'est de la liberté.

Pas un rendez-vous sur une terrasse.

Quand je rentre dans sa chambre, constate la trentaine de tableaux sur les murs, la cinquantaine d'autres empilés, le petit atelier – on a le droit, de peindre, ici? –, la guitare sans corde dans le coin, le clavier MIDI, tout ça sur une playlist des Stones, mon ton oscille entre vouvoyer fort et jaser avec un chum. Pas besoin d'effort pour *lire dans nos pensées* : ça passe direct par la peau. Et la musique.

Sa signature est tellement grosse sur les peintures que la dernière lettre ne rentre pas tout à fait dans le cadre, même si le nom qu'il s'est attribué n'en a que quatre, des lettres.

Il a joué de la guitare à Seattle avant la scène grunge, n'aime pas les Stooges, préfère Lou Reed. Son chien s'appelait Jane. Il veut me faire écouter ses compositions sur Logic, parce qu'il n'a pas encore trouvé les paroles adéquates pour sa toute dernière.

Je n'ai pas pu mettre ses écouteurs.

Bien sûr qu'il ne les *vendra pas*, ses peintures.

\* \* \*

Il ne me reste qu'une fourchette pour lui donner de la compote.

Juste avant, on manquait de lingettes désinfectantes pour les visières, de sacs poubelle pour les couches, de temps pour appeler l'infirmière.

Quand j'essaye de la faire boire, sa tête ne penche pas assez en arrière pour accueillir la compote qui glisse. Et je ne peux pas faire comme dans la cour d'école et utiliser le couvercle mou d'aluminium en guise de cuillère : il n'est pas désinfecté.

Alors je prends la fourchette et je tente le coup.  
C'est plus long que d'habitude.  
C'est risqué.

*Du grand Art*, qu'elle me dit.

Et nos yeux rigolent  
de se jouer de.



# perquisitions

Camille Readman Prud'homme

1

je ne dis jamais « des croustilles », je dis toujours « des chips », et comme j'en achète rarement, je n'ai pas si souvent à les désigner (d'ailleurs, il y a des choses que je ne me procure pas pour éviter de les nommer : gant de crin, thermostat, blazer, colorant alimentaire). rien ne m'ennuie plus que le mot « accueil », avec sa séparation marquée des consonnes et des voyelles, avec son côté désagréablement triangulaire (un triangle rectangle, avec les deux « c » et le « l »), qui m'envoie au comptoir d'accueil des quincailleries où il n'y a jamais personne ou encore à la réception des cliniques médicales et dans la pensée des chaises vertes ou bleues des salles d'attente et des revues systématiquement défraîchies. mais quand j'entends des gens dire « des croustilles », j'éprouve pour eux la tendresse que l'on peut avoir envers les personnes qui ont le désir de bien faire les choses, sans que je sache pourquoi, les gens qui disent « des croustilles » deviennent pour moi les gens qui choisissent la veille leurs

vêtements du lendemain, n'ont pas peur du téléphone, lavent leurs draps régulièrement, ne bâclent pas le ménage, parce qu'ils y voient une forme de respect minimal envers eux-mêmes, ils deviennent les gens qui se souviennent du nom des personnes qu'ils croisent, font du sport, mangent à des heures raisonnables, amènent toujours un petit cadeau à leurs hôtes et ont des cheveux invariablement impeccables. il suffit d'un mot pour que des gens me paraissent exemplaires, sans les connaître, sans rien connaître de leurs désirs, en disant un mot plutôt insignifiant ils deviennent admirables comme les éléphants de porcelaine qu'il y avait chez ma grand-mère. car dans ces petits bibelots qui n'ont jamais connu la poussière, il me semblait que les éléphants trouvaient une image concordant avec leur élégance : je savais qu'ils étaient parmi les seuls animaux à faire des funérailles à leurs pairs, mais quand je les voyais dans les documentaires, ils apparaissaient couverts de boue et dans une peau trop grande pour eux, comme s'ils n'avaient pas eu le temps de se préparer, comme si on venait prendre leur photo de classe sans les avoir prévenus comme ça m'était une fois arrivé.

## 2

sans doute je ne dis pas « des croustilles » parce que « croustilles » me fait penser à « croustillant » et que « croustillant » m'amène dans les détails que l'on croque au profit des autres, dans un sentiment de dépossession, comme ces fois où l'on m'a posé des questions pas tellement pour m'entendre mais pour savoir. on m'a demandé si j'avais couché avec tel type, mais c'était surtout pour consolider des inventaires, on m'a demandé pourquoi j'avais les yeux rougis que je m'étais pourtant efforcée de dissimuler,

combien gagnaient mes parents, ce qui s'était dit dans le vestiaire, or ce n'était pas pour faire venir de la pensée, ce n'était pas pour faire bouger les sentiments, c'était pour les saisir, un peu comme ces entreprises qui capturent l'air des montagnes pour en vendre dans les villes. on a demandé à deux personnes si elles étaient en couple, comme si les voir heureuses ensemble ne nous suffisait pas, on a demandé à des gens ce qui leur était arrivé au visage, pourquoi ils ne parlaient plus à leur père, pourquoi ils ne buvaient pas, comment s'était fini leur amour, quand ils prévoyaient d'avoir des enfants ou pourquoi ils n'en avaient pas. on m'a demandé des choses aussi frivoles que si je préférais le rouge ou le bleu, l'hiver ou l'été, les mots croisés ou les sudokus, mais le sérieux qu'on donnait à ma réponse prenait des proportions inattendues. dans un choix je devenais l'élue ou la profane, mes périphéries semblaient devenir mes centres. souvent après je me suis sentie comme un journal découpé ou un artichaut sans son cœur, on m'avait pris quelque chose comme si je n'étais pas vraiment quelqu'un, on m'avait pris quelque chose avec la même légèreté que lorsqu'on part cueillir des fraises. et peut-être que sans le savoir j'avais moi aussi cueilli les gens, même si je les trouvais charmants, en leur prenant « croustilles », je les avais recouverts, j'avais pris un détail pour une essence.

### 3

si « faire avouer » ou « faire parler » trace dans ma pensée des gobelets de café et des néons, si « faire avouer » installe une violence calme et l'ennui désespérant des postes de police, « faire avouer » a parfois lieu dans l'hospitalité de la lumière ou dans la supposée légèreté des mondanités. quelquefois,

on se retrouve dans des conversations qui sont plutôt des interrogatoires, on ne discute pas pour jouer mais pour faire des provisions, dans ce qui semble être un échange il y a en fait des gens qui cherchent à savoir et d'autres qui cherchent à partir, le désir d'en apprendre ne tient pas tellement du lien que l'on a avec la personne à qui l'on parle, mais concerne plutôt notre cinéma intérieur (alors on joue les enquêteurs pour pouvoir se dire dans la confidentialité de notre tête qui sont les salauds, qui sont les contrefacteurs et les cambriolés). quelquefois, l'irrépressible envie de savoir fait oublier la pudeur des autres, on se retrouve à trouer les gens ou à être troués. sans le savoir ou sans s'en soucier, on débarque dans des endroits qui sont peut-être des cratères dans la vie des autres, comme si les crevasses se situaient sur le même plan que les plaisirs du moment, comme si ce qu'on voyait, parce qu'on le voyait, on pouvait librement en parler, comme si c'était gratuit comme de l'eau ou de l'air. j'aimerais que les trous que l'on fait dans les gens soient visibles, j'aimerais que l'on aperçoive les ciseaux avec lesquels on parle, j'aimerais que l'on ne confonde plus la confiance et la subtilisation, j'aimerais que l'on puisse distinguer ce que l'on prend aux autres comme ce qu'on se fait prendre avec la même netteté et la même fureur que les gens qui explosent parce qu'on a touché à leur voiture ou pilé sur leur pelouse.

## 4

parfois, je ne suis pas allée assez loin. de crainte de bousculer mes interlocuteurs, de les pousser dans leurs cratères, je n'ai pas posé de questions. une fois, je discutais avec une amie qui me racontait une partie de sa vie que je ne connaissais

pas, elle me parlait d'hôpital, je suivais son récit comme on suit quelqu'un en marchant, quand nous sommes arrivées à ce nœud, c'est comme si nous nous étions retrouvées face à une grotte, elle y était entrée mais moi j'étais restée au-dehors. j'ai compris qu'elle avait souffert, mais je n'ai pas su de quoi, peut-être aurais-je dû chercher à l'apprendre, peut-être était-ce mieux d'en rester là, je ne savais pas si cette grotte, je devais y entrer ou l'apercevoir, je ne sais pas si parfois la délicatesse est un manque de courage, si les bonnes intentions empêchent les questions d'être envahissantes, je ne sais pas si la curiosité appartient à l'empathie ou à la conquête, je ne sais pas si elle attendait que je lui demande, alors j'aurai été comme une mauvaise partenaire de danse, quelqu'un qui n'amorce pas le mouvement attendu et qui crée un arrêt aussi embarrassant que les silences dans les conversations qui s'essoufflent.

## 5

quand quelqu'un se coupe, il faut appuyer sur la plaie, quand une personne s'évanouit, il faut la coucher et lui lever les jambes, quand une personne n'arrive plus à parler, faut-il l'aider à retrouver la parole ou éponger sa douleur ? souvent, les choses importantes, je les protège de mon silence, je fais mes vœux en secret, je garde mes hontes pour ma pensée, je mets ce qui m'agite à l'abri des perquisitions. je dépense des pacotilles, je dépense des anecdotes, je dépense des choses qui ont aussi peu de valeur que des chips, alors je ne dépense pas vraiment, parce que pour dépenser il faut risquer un minimum, il faut qu'il y ait la possibilité de perdre. il faut perdre en parlant, il faut perdre en écoutant, contrairement aux saisons des récoltes où il faut cuisiner les

choses pour pouvoir les manger plus tard, quand on parle il ne faut rien garder, il faut brûler les images pour qu'elles cessent de recouvrir les gens comme on recouvre les murs des villes d'affiches publicitaires, il faut désertier les images qui prétendent venir des alambics et résumer les gens, alors peut-être que les questions cesseront d'être inquiétantes, alors peut-être saurons-nous qu'elles ressemblent plus à des passerelles qu'à des filets.

# Tentative d'évasion

Alexis Rodrigue-Lafleur

1.

Épaule démise  
Des cristaux de glace dans l'articulation  
Le froid dans la neige

Train en territoire ennemi

Oui, Geneviève  
«il y a trop de synonymes»  
Je bois et j'écris sous ton influence

Le train hurle,  
                          fend l'espace,  
  flotte sur la neige

Le voyage  
force le repli

J'entre  
dans le paysage  
trouble  
du langage

2.

Nos patiences  
de voyageurs  
parcourent l'allée  
sur la longueur

À la fenêtre  
des maisons hibernent pendant  
qu'une grange abandonne  
des mâts électriques donnent  
le rythme des marchandises  
filent et d'autres attendent  
un arbre fendu en deux  
et quelques autres abattus  
une clôture couchée sous  
une vague invisible  
les dégâts du dernier verglas  
d'un hiver rude mais la forêt  
n'a pas encore répliqué  
et à la gare de Kingston  
les enfants s'agitent

3.

Tu délimites un territoire  
avec de la ficelle rouge  
Redessines des frontières  
au crayon de cire bleu  
Construis des murs de forteresse  
en briques Lego jaunes

Tu oublies la culpabilité  
gauchement  
comme on renverse un verre de jus  
distraitement

Affrontes des angoisses  
armé d'un fusil à eau

Vis un deuil  
rapidement  
en vélo rouge  
avec des flammes

Résous des conflits familiaux  
assis devant un écran  
entre deux publicités

Tu gères le stress  
en jouant à la tague

Fais un budget  
à la gouache

Dresses un plan de carrière  
    au dos d'une carte au trésor  
Traverses une dépression  
    en trottinette

Tu explores la créativité  
    un garde du corps à tes côtés

Tu t'amuses sérieusement  
    jusqu'à la fin  
    de l'enfance

Et guéris une peine d'amour  
    un bébé  
    dans les bras

4.

Même les sourires  
creusent des sillons  
qui ressemblent à  
de la fatigue  
sur nos visages

Tourne le disque  
gratte l'aiguille  
au même endroit  
accroche toujours

Avec nous  
pour la traversée  
on a tous  
une face cachée  
un B-side  
un plan B  
en dessous des bagages  
un cœur-roue-de-secours  
en cas de crevaison amoureuse  
prêt pour la tentative  
d'évasion affective

Ou un talent caché  
dont on n'est pas fier  
un origami  
de promesses  
non tenues  
à présenter  
à la frontière

5.

J'avance  
et le temps  
se fend

Comme un coin  
qu'on enfonce  
dans une bûche  
à grands coups  
de massue

Le temps se fend

Je le voulais  
entier



# Chabanel

Florence Tétreault

j'avance sur Chabanel  
comment pourrais-je faire  
autrement que d'avancer  
sur



le Garment District      parmi les guenilles  
cheap et les autobus de la STM en transit  
ne voudrais pas m'éteindre aspirée  
par l'ombre de la masse de béton du 555  
Chabanel                      où personne n'a un lit

essaie de me souvenir de l'odeur de la pruche  
à l'arrière du terrain      de mes maisons  
construites en retailles de bois      du goût  
de nos collations de rhubarbe trempée dans le  
sucre

mais toujours j'avance entre les containers  
des *Stationnements mensuels à soixante-dix  
dollars* complètement vides en effleurant  
de mes doigts gelés quelques denims bas de  
gamme jetés neufs

quelqu'un doit savoir ce qu'on a fait du  
cachemire du lin et de la soie      ce qu'on a fait  
de la lumière

petit feu rapide      un homme s'allume une  
cigarette près d'un amas de spandex beige

Monsieur pourquoi les entrepôts fenêtres brisées  
et pavés vides      Monsieur il y a ici une vitrine  
grillagée dans laquelle on a accroché par des  
cintres dix-neuf pyjamas de couleurs dégradées  
du jaune au rose

Monsieur savez-vous que mes parents se  
rendaient entre Sauvé et Crémazie pour  
m'acheter des pyjamas au temps où les  
stationnements étaient pleins *tu as dormi dans  
des flanalettes d'enfant qui venaient de*

ai-je rêvé longtemps dans ces tissus cousus par les  
 anciennes mains de Chabanel ai-je rêvé du ciel  
 comme je le fais aujourd'hui un ciel que l'on  
 pourrait voir autrement qu'entre les entonnoirs de  
 béton que forment les édifices *À louer*

bruit sourd une silhouette percute les barreaux  
 gris de la *garderie Le Rossignol*

où est ton visage je voudrais le voir te dire qu'on  
 ne devient jamais aussi grande que les édifices le long  
 de ce corridor sans fin que les surjeteuses qui  
 oscillent dans les grands locaux vides à la tombée du  
 soir ne bercent personne que je progresse en  
 m'accrochant au coquelicot sur la boutonnière de la  
 femme qui me donne l'heure

quinze heures trente-cinq ce qui reste de mon  
 enfance rampe de l'autre côté de ta clôture peut-être  
 est-ce mon visage au lieu du tien que je cherche dans  
 les ruines de Chabanel peut-être est-ce l'air doux  
 des après-midis à dessiner sur le balcon que j'attends  
 contre ma peau un fragment de mousseline dans

les bas-fonds d'Ahuntsic-Cartierville où la perte est vive  
et le trajet interminable

j'avais pourtant pris soin de m'écrire prends la 55 qui  
remonte Saint-Laurent vers le nord mais reviens

*reviens vite*

tu seras loin des charmes de la Castelnau de la  
Saint-Zotique il fera de plus en plus gris et deux hommes  
te feront dos en inspectant un édifice vacant à la lampe  
de poche ultra-puissante il y aura dix-sept autocollants  
dans la même fenêtre pour dix-sept systèmes de sécurité  
différents et tu regretteras de ne pas être un peu plus  
au sud au milieu des voix il y aura un magasin de  
lampes et vingt-quatre boules lumineuses qui pendent  
du plafond mais aucun commis présent pour essayer de te  
les vendre il n'y aura personne que le bruit de la  
rivière souterraine sous la bouche d'égout

je voudrais ne plus me traîner m'arracher vers

l'ouest entre les mannequins aux yeux qui s'effritent et ces usines dont personne n'ouvre la porte

mais je les cherche ces femmes qui fabriquaient des pyjamas ces ouvrières de Chabanel qu'on a laissé partir ces mères qui avaient promis d'amener leurs enfants au parc Belmont *elles ont quitté quarante années à coudre en emportant un quart de mètre du tissu de leur désir*

je les vois quand je n'ai pas sommeil elles parent de taffetas et d'organza leurs dos brisés leurs mains ridées leurs yeux usés puis se rendent au fleuve et s'avancent une dernière fois vers le fond

plus que ma voix maintenant pour sculpter l'espace de ce présent continu où personne ne dit mon nom *j'avance sur Chabanel comment pourrais-je faire autrement que résonnant puis s'atténuant avec la descente du soleil*

reviens

*reviens vite*

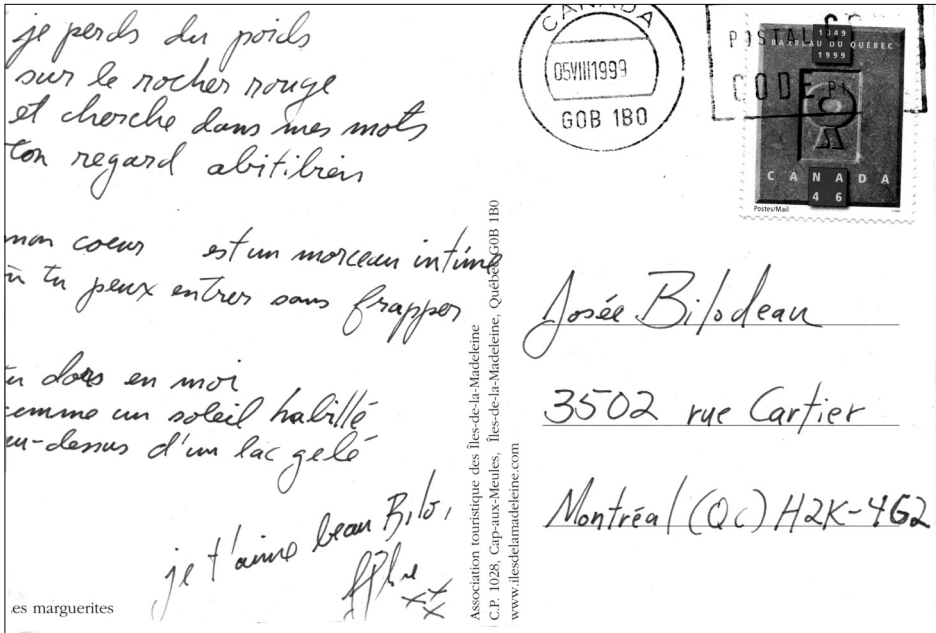
mais me voici encore parmi les *Vente de fermeture* à ne pas  
voir le fleuve où la trace des mères absentes de Chabanel subsiste  
peut-être condamnée à marcher au-dessus des égouts qui  
charrient en silence les retailles moisies de leurs indemnités de départ  
satins brocarts cotons doux à imprimé de Babar l'éléphant

d'énormes courants d'air font grincer un terrain de jeux rouillés dans  
la nuit qui arrive derrière la glissade décolorée encore cette  
silhouette étrange ce trench-coat d'une autre époque *excusez-moi*  
*pourriez-vous me dire l'*

quinze heures cinquante-neuf la femme arborant un coquelicot  
à la boutonnière de son manteau beige délavé porte le visage de ma  
mère sur sa dernière photo me rappelle le temps dans lequel je ne  
peux la rejoindre ce temps érigé entre les manufactures désaffectées  
de Chabanel où j'avance sur place sans jamais la retrouver.

Cartes postales de  
Stéphane Despatie  
(des îles de la Madeleine)  
à Josée Bilodeau

Stéphane Despatie  
*Rubrique du fonds – 2002*

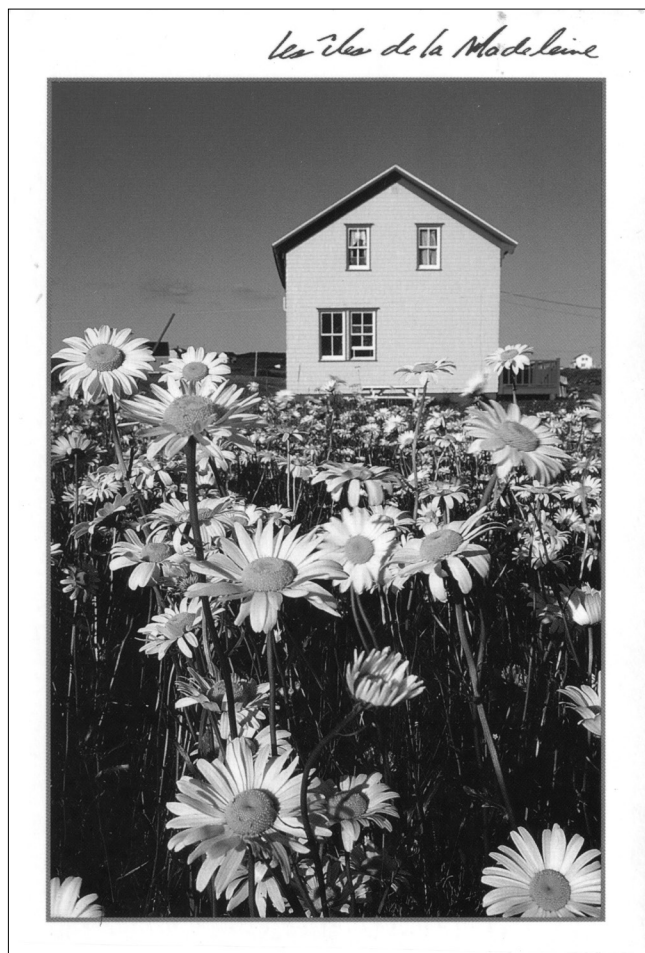


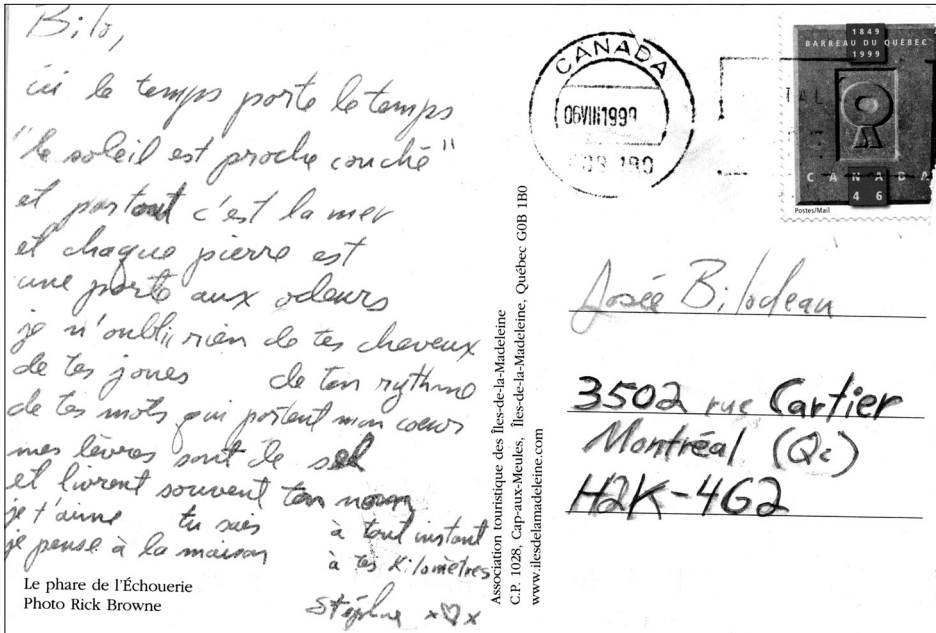
Timbre de la poste : le 5 août 1999

je perds du poids  
sur le rocher rouge  
et cherche dans mes mots  
ton regard abitibien

mon cœur est un morceau intime  
où tu peux entrer sans frapper

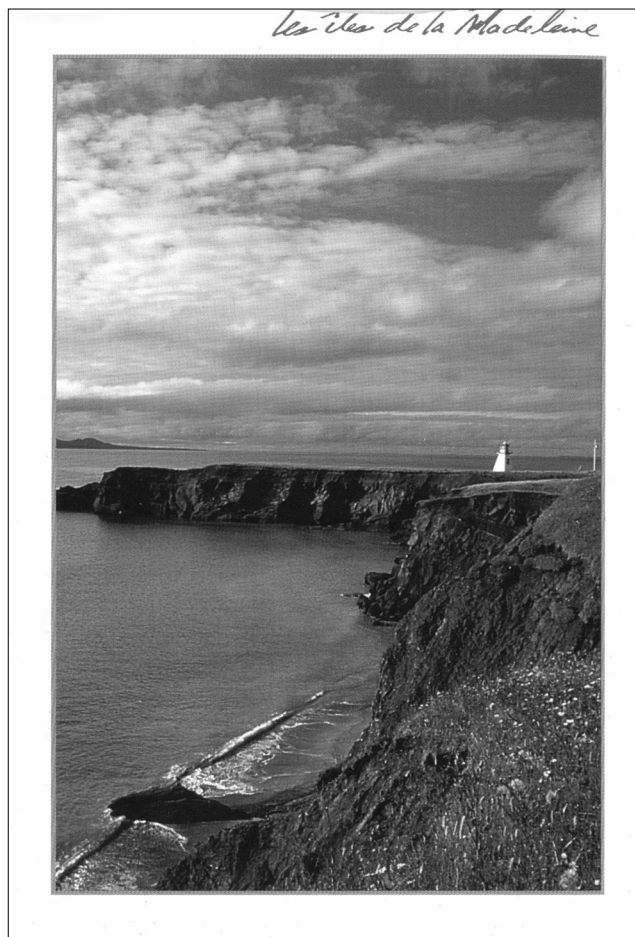
tu dors en moi  
comme un soleil habillé  
au-dessus d'un lac gelé





Timbre de la poste : le 6 août 1999

Bilo,  
ici le temps porte le temps  
«le soleil est proche couché»  
et chaque pierre est  
une porte aux odeurs  
je n'oublie rien de tes cheveux  
de tes joues de ton rythme  
de tes mots qui portent mon cœur  
mes lèvres sont de sel  
et livrent souvent ton nom  
je t'aime tu sais à tout instant  
je pense à la maison à tes kilomètres



"... la chance que  
d'être avec toi  
me donne le goût  
de continuer "

je me rappelle  
ton visage  
caché entre mes seins  
je suis ~~si~~ loin  
face à la mer océan  
ici aucun port  
n'arrive à toi  
je ne peux la nuit  
Photo Michel Bonato courtoisie de ses amis

Je t'aime



Josée Bilodeau

3502 rue Cartier

Montréal (Québec)

H2K 4G2

Association québécoise des Bar-de-la-Méditerranée  
C.P. 1026, Cap-Saint-Michel, Bar-de-la-Méditerranée, Québec G0B 1B9  
www.barde-lamediterranee.com

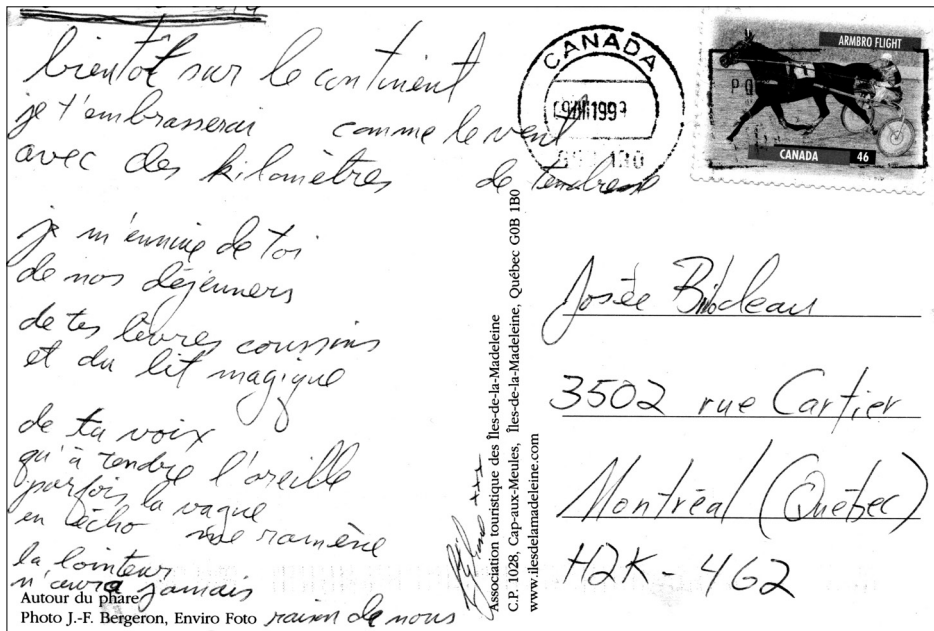
Timbre de la poste : le 9 août 1999

«...la chance que j'ai d'être avec toi  
me donne le goût  
de continuer»

je me rappelle  
ton museau  
caché entre mes seins

je suis loin  
face à la mer océan

ici aucun pont  
n'arrive à toi  
je ne peux la nuit  
courir te rejoindre



Timbre de la poste : le 9 août 1999

« dernière carte »

bientôt sur le continent  
 je t'embrasserai comme le vent  
 avec des kilomètres de tendresse

je m'ennuie de toi  
 de nos déjeuners



de tes lèvres coussins  
et du lit magique  
de ta voix  
qu'à tendre l'oreille  
parfois la vague  
en écho me ramène

la lointeur  
n'aura jamais  
raison de nous



# Ici rien ne m'appartient

Audrey-Ann Gascon

Seulement trois choses occupent l'espace de ta chambre nue. Ton matelas, posé à même le sol. Un miroir plein pied adossé au mur. Un de ces cadres où l'on peut insérer plusieurs photos.

La plupart des espaces sont vides, sauf pour quelques photos éparpillées dans le cadre : toi en voyage dans le Sud, toi à ta remise des diplômes, toi avec le chien de tes parents. Je sais que dans les trous, il y avait des photos d'elle. Ces vides me semblent grossiers, comme une façon indécente d'exhiber son absence. Mais tu ne connais pas vraiment la pudeur. Tu me parles d'elle souvent.

J'accueille chaque anecdote de votre vie de couple comme on accueillerait une confidence.

Je suis assise par terre devant le miroir de ta chambre. Il est tôt le matin. On s'en va chercher le reste de tes affaires chez toi, à Québec, pour les rapporter ici. Je vais rencontrer tes parents. Je n'ai jamais rencontré les parents de mes amoureux avant. J'ai la poitrine qui se serre, et pour l'oublier, j'applique le cache-cernes sous mes yeux fatigués, rehausse mes joues ternes d'un peu de fard.

Tu me regardes étrangement et tu me demandes, sur un ton prudent, ce que je fais. Comme si tu n'avais jamais vu une fille se maquiller. Je me sens vulgaire. J'apprivoise la sensation de t'avoir présenté, jour après jour, une supercherie.

On arrive à l'appartement de Québec. Votre ancien appartement. J'y entre comme chez quelqu'un qui vient de mourir. Sans faire de bruit. Sans déranger. Je marche sur la pointe des pieds, veille à ne rien profaner.

Des enveloppes traînent sur la table. Avec son nom dessus. Je les ramasse, je te les donne. Ici rien ne m'appartient. Tu esquisses un geste pour les jeter, tu te ravises. Tu les plies et les glisses dans ta poche. J'ai tout vu.

Je ne sais pas combien de boîtes nous montons à ton nouvel appartement. J'ai tellement usé mes semelles dans tes escaliers que j'y ai fait des trous par lesquels s'infiltré la pluie.

Tu dis de tout mettre dans le salon. Ça devient rapidement un fouillis. La dernière boîte que j'amène est complètement détrempée. Le carton se rompt, des photos humides tombent sur le sol. Je m'excuse pour le dégât. Sans rien dire, tu rassembles les photos répandues par terre, les glisses promptement entre deux boîtes empilées dans un coin de la pièce.

Tu me demandes de commencer à défaire les boîtes, de placer les choses dans la cuisine. Installer ton appartement est un exercice de précision auquel je m'applique avec soin. C'est moi qui choisis où iront tes ustensiles et ta vaisselle, quelle armoire tu ouvriras le matin pour prendre ta tasse de café.

Je me dépose entre chaque cuillère et entre chaque fourchette que j'empile dans tes tiroirs. Aménager ton quotidien est peut-être la manière la moins brusque de m'y immiscer. Je cale les ustensiles dans ma paume, les barbouille de mes traces de doigts, imprègne le métal de la chaleur de mes mains. Puis je les lâche, un à un, au fond du tiroir.

J'ai ton t-shirt sur le dos, ton sperme me coule entre les jambes. Je contourne les boîtes qui encombrent le couloir jusqu'à la salle de bain. Je ne retourne pas te voir dans la chambre tout de suite. J'ai faim, je me dirige au salon et j'éventre le reste des cartons où tu as inscrit « cuisine » au gros sharpie noir. Je cherche quelque chose pour faire à souper. Je retire spatules, cuillères de bois, ouvre-bouteille, sucrier, pile-patates, tupperwares. Les dernières choses à ranger aboutissent sur ton plancher, ta cuisine déborde dans ton salon. Tes objets ont des histoires que je ne connais pas et je me rends compte que je suis en train de déballer le quotidien de quelqu'un d'autre. Au creux de mon ventre, cette impression que je suis en train de fouiner.

Parmi les boîtes, je tombe finalement sur une casserole. Je décide de faire des pâtes, cuites à point, comme tu les aimes. Tu entres dans la cuisine quand l'eau se met à bouillir, tu ouvres et refermes tous les tiroirs. Je suppose que tu cherches les fourchettes. Je ne dis rien, je te laisse fouiller.

Tu finis par piger deux fourchettes au fond du tiroir et tu t'installes à table. Tu n'as pas eu besoin de mon aide pour les trouver, mais si tu me l'avais demandé, je t'aurais répondu très précisément et sans hésiter qu'elles étaient dans le premier tiroir à gauche du four.

Le lendemain, tu pars faire des courses. J'en profite pour faire une sieste. Je m'allonge sur le divan, encore de travers au milieu du salon, encerclé par les piles qui ne baissent jamais, malgré tous les cartons qu'on défait.

Je sors à moitié du sommeil quand tu enfonces la clé dans la serrure. Tu étends une petite couverture sur mon corps. Je découvre, à ce moment précis, qu'il est possible que quelqu'un ait envie de prendre soin de moi.

Un soir, pendant le repas, tu choisis l'ordre spécifique dans lequel prononcer les mots qui trahissent ton hésitation.

En face de moi, de l'autre côté de ta table en verre chambranlante, les mots débordent soudainement de ta bouche. *Je pense que je commence à tomber amoureux de toi.*

Je fige, mes doigts cèdent, ma fourchette s'échoue dans mon assiette. Les stridulations du métal contre la porcelaine se répercutent dans le silence, tes mots rebondissent dans ma tête. *Je pense que je commence à tomber amoureux de toi.* Je ne sais pas comment me saisir de cette demi-déclaration, je ne sais pas comment en faire quelque chose de tangible. Je sens mon visage se défaire et je repense à sa supercherie. Je ne discerne plus, à cet instant, ce qui est sincère de ce qui ne l'est pas.

Tu attends une réponse, je cherche frénétiquement les mots adéquats, mais je ne parviens qu'à me réfugier dans le tintement agonisant de la fourchette. J'attends, trop longtemps, que tu dises autre chose, que tu remplisses les trous laissés par tes mots.

Tu n'as pas donné de raison à notre rupture. Mais je sais très bien qu'elle s'est jouée là, dans ce silence fébrile.



# mille et un précipices

Emmanuel Deraps

*mon peuple est une poète  
au bord d'une falaise*

LAURA DOYLE PÉAN

I

reprends parole  
d'abord tout bas  
pour te refaire la voix

réapprends à parler simple  
cette langue remplie de pierres imprévues

soupire les syllabes de ton ventre  
parle poussières parle plume

retranscris ici  
l'extrait traduit

II

dis amour entends ravage  
vois razzia du cœur  
et ce qui reste  
dans ta cage se dévore

sous la fumée d'un bâton  
d'encens au myosotis  
avec la précision des colibris  
écris cette mémoire qui continue  
à s'envoler

III

quand le père devenu bataille perdue  
dans la guerre des racines  
reviens à tes premiers maux  
à ton ventre ouvert

dénude-toi à la première personne  
ne donne plus ta langue aux idoles  
pour ne pas mourir  
comme on dresse une table  
avec l'attention et l'inutile des traditions

fuis les dysfonctions familiales  
parce que maison nul refuge  
un ciel trop bas pour respirer

IV

avance  
jusqu'à l'orée de l'iris  
paupières de paille inversées  
avec aux pieds un boulet de vent

n'oublie jamais le lexique des océans  
cet ouvrage            dérobé aux tempêtes  
le bruit  
des choses vivantes

V

dis-le enfin  
entre deux sourdes respirations  
de misère  
un brin d'éternel dans le poitrail

sur le mince fil entre le sens et le son

il était une fois  
mille et un précipices

VI

reviens arythmique  
à tes premières mains  
négatives  
coffrées dans le cèdre

vois ce qui s'y dessine  
le tracé des boussoles  
d'un pays sans frontières

retourne ta nuit au hasard

ce qui tombe  
toujours t'habite  
n'a qu'un nom  
mutilé par l'oubli

l'heure déraile  
suppose maintenant pouvoir  
t'en sortir

# Petites cuillerées

Roxane Léouzon

## *Recette*

Accoudée à l'îlot de cuisine  
Je prends la mesure de mon insularité  
Une tasse et demie de farine  
Je valse avec du beurre  
Discute avec une douzaine de muffins  
Qui devront être congelés

## *Accomplissements*

Le plancher flottant  
Est jonché de miettes  
Je ne veux pas aspirer les restes  
De mes seules fiertés du mois dernier

*S'accrocher*

Pour s'extraire à soi-même  
Quoi de mieux  
Que la beauté d'un demi-sourire  
Retourné par une autre humaine  
Le baume d'un merci  
Prononcé par plus noyé que soi  
La douceur d'un signe d'admiration  
De son poke bowl sur Instagram

*Réseaux sociaux*

Ils name drop  
Le calme la famille l'essentiel  
Comme s'ils étaient de vieux amis  
Je ne suis pas dupe  
Seul le pain maison de mon père  
A le droit d'exister

*Fan-club*

Neuf coups rapides, trois coups lents  
Lever du rideau de douche  
La lumière perle sur ma peau  
Applaudissements affamés des fourmis  
Le spectacle avait commencé en coulisses  
Elles se délectaient déjà  
Elles me suivraient au bout du monde  
S'il était permis de se défiler

*Survie*

Pour échapper au divan mouvant  
Confortable dans son formol  
Je me donne une mission  
Trouver papier de toilette  
Lait crème hydratante  
Pour torcher nourrir adoucir mon âme  
Encore une raison de vivre  
Pour une demi-heure peut-être

*Survie 2*

Il pleut dans la pièce  
Par l'immense craque au plafond  
Le vin froid coule dans mes yeux  
Temps morne pour ma matière grise  
Qui cherche l'arc-en-ciel  
Mais ne trouve que du blanc  
Blanc comme mes murs et mon avenir  
Que je broie dans le robot culinaire  
En spécial au Canadian Tire  
Masturbation d'après-midi  
Dépression d'après-midi  
Chaudron d'après-midi  
Je conserve ma dignité  
Dans des pots Mason

*Ramollir*

Je suis celle qui croit connaître sa valeur  
Celle qui refuse d'être consommée  
Celle qui a la science infusée de camomille  
Celle qui lèche son lait dans ses cicatrices  
Celle qui commence à douter  
Alors qu'elle encaisserait un coup de poing  
Pour obtenir un câlin

*Dérive*

La ténébreuse canne de thon  
Échoue sur les pâtes  
La roquette s'égare  
La sauce refroidit  
Le micro-ondes se laisse désirer  
La vaisselle souillée renaît sans cesse de ses cendres

*Gâchis*

Je pleure  
Parce que le lait chaud  
Destiné à mon chocolat chaud  
A débordé sur le rond chaud  
On n'entend jamais  
Quand ça bout câlisse

Je pousse  
Mon chat lorsqu'il fait tomber mon jus  
Par exprès  
Sur mon clavier  
C'est une métaphore de ma vie  
Inondée pis toute collée

*Tenaces*

J'ai bien mastiqué mes larmes  
Puis je me suis attablée à ma hargne  
Au vide à l'absence au temps  
Mais ils sont tous restés pris entre mes dents

*Digestion*

Un concentré de violence  
Dans une microcapsule  
Au cœur de mon estomac  
Son contenu parfois percole  
Trop diffus pour être détectable  
Lorsqu'il rejoint le monde extérieur

*Dexter*

La lame tambourine  
Sur le plastique meurtri  
Le cri du concombre m'apaise  
La carotte l'a bien mérité  
Les cadavres s'empilent  
Dans un bol sans fond

*Folie*

Sur le comptoir tout en haut de la pile  
Est-ce une étoile?  
L'odeur de chair grillée  
Est-ce la dinde et ses atocas?  
Le crépitement réconfortant  
Est-ce le rire de mes parents?  
Ou est-ce mon cerveau chou-fleur  
Que j'ai oublié à broil?

*Touski*

Mes cauchemars  
Dansent au milieu du salon  
Au-dessus des magazines que je ne lis pas  
Des enfants que je n'ai pas  
Du piano dont je ne joue pas  
Des plats que je ne partage pas  
Des blagues qui ne s'entendent pas  
Je tamise des coins de moi  
Pour trouver une pépite à sculpter

*Rêve*

J'aimerais être la saveur du moment  
Miel et résilience  
Le projecteur  
Ferait fondre ma frayeur fantôme  
Mais je ne suis que vanille  
Ma présence subtile satisfait  
Freinant le désespoir  
Je cherche mon caramel coulant

*La rhubarbe ou la clé du succès*

Enlevez tous mes appareils électroniques  
Mes romans et mes fenêtres  
Laissez-moi cultiver une obsession  
Qu'elle devienne rose et majestueuse  
Et que j'en fasse une tarte délicieuse  
Que tous s'arracheront

# La miette

Adrien Millet

Je mangeais des macaronis au fromage. On célébrait des noces. Quelque chose comme vingt-cinq ans de mariage même si les mariés n'étaient pas mariés. Vingt-cinq ans de vie commune. En fait, la première chose qui me vient en tête c'est ce goût de macaronis au fromage, même si j'ai mangé plein d'autres affaires, les macaronis me sont restés sur le cœur, j'ai eu des relents. C'est une drôle d'idée d'apporter des macaronis au fromage à des noces, mais c'était l'idée des fêtés au départ, chacun devait se présenter avec un truc original, qu'on ne verrait pas normalement à des noces. Moi j'étais venu avec une tarte aux pacanes. Je ne m'étais pas cassé la tête. J'étais allé dans une boulangerie, j'avais vu la tarte aux pacanes, j'avais dit, je veux ça. Une barbe sous résille sous un masque derrière une visière en plastique m'avait dit que c'était cent fois meilleur une fois réchauffé, avec une boule de vanille dessus. J'avais donc acheté de la crème glacée à la vanille. Il y avait pas loin de soixante personnes et une seule tarte. Mais c'était pas grave, il y avait

tellement de choses sur la table, trois fois trop. Ça allait du mini croissant saucisse jusqu'à la tarte au sucre, en passant par une abondance de bols de salade, d'assiettes de nachos, plein d'affaires.

J'avais plutôt envie d'aller m'asseoir seul sur un canapé avec mon téléphone. Mais c'était pas possible de faire ça. Il y a toujours quelqu'un que tu connais qui t'a pas vu depuis, wouahou, ça doit bien faire plusieurs années, t'as pas le choix de lui parler, de répondre à ses questions, de lui dire ce que tu fais, de lui demander lui il fait quoi, bla bla bla. De toute la conversation tout ce que je retiens c'est ce goût de macaronis. En tout cas, dans cette soirée, c'est comme s'il n'y avait eu que ça de concret, ce goût de macaronis au fromage, planté dans chaque aspect de la réalité.

Après un tour au jardin pour m'éloigner de la conversation du sofa, j'étais de retour au salon, une grande table était encerclée d'individus tenant un verre à pied. Et il y avait une fille, je ne sais pas si je la connaissais, elle a comme fait un signe de salutation dans ma direction en levant son verre. Puis elle a regardé à travers le verre en collant son œil dessus. C'était bizarre parce que son œil était comme devenu très gros et il regardait dans tous les sens, j'ai ri et les autres verres à pied ont ri aussi. On a fait la même chose et de gros yeux ont commencé à circuler comme des drones espions dans la pièce.

Quelqu'un a fait remarquer que la table était comme la maquette d'une ville. Des doigts ont transformé un sucre à la crème pour en faire une croix molle sur une moitié de miche de pain. Ce fut le déclic. Ces mêmes sucres à la crème disposés en colonnes formèrent la Place Ville-Marie. Puis des frites et des tranches de salami servirent à représenter les grands boulevards. Une carcasse de volaille fut rapportée

de la cuisine, car elle avait un orifice en ogive qui pouvait faire comme la basilique Notre-Dame. Il y avait un type drôle qui a parcouru toute la maison pour trouver des petits bouts de Cheetos qui feraient les cônes orange. Le pont Victoria, c'était une vingtaine de cornichons tranchés sur la longueur. Une fille minutieuse, celle qui m'avait salué, récoltait des grains de riz, de couscous, de sésame, des miettes de pain ou de gâteau, toutes sortes de miettes, et c'était fabuleux, elle les disposait si bien qu'on devinait les foules de gens circuler le long des trottoirs, dans les parcs, sur les places. Les voitures étaient en noyaux d'olives et coques de pistaches. Les bus, des bleuets réunis par trois.

Notre petit groupe s'arrêta un instant pour admirer le travail. Moi j'avais pas fait grand-chose en fait. J'avais plutôt été très encourageant, enthousiaste, je disais que tout était génial. Tout ça c'était comme un rêve, comme irréel, la seule chose qui me reliait à un passé, à une existence antérieure, à un moi antérieur, la seule chose qui reliait le tout, c'était ce goût constant de macaronis au fromage. Nos verres se remplirent à nouveau, nos bras se saluèrent, nos yeux se collèrent aux verres, et les drones retournèrent inspecter la ville comme de grosses mouches à fruit, soûles.

Les drones circulaient en touristes heureux. Deux d'entre nous faisaient du surplace au-dessus d'un coin de rue. Comme si quelque chose n'allait pas. On alla voir. C'était intrigant. En effet. Nous avions là à première vue des miettes dans un petit parc. Des miettes de quoi je peux pas dire, mais des miettes qui bougeaient. Toutes seules. Elles marchaient comme des humains marchent. Plus on s'approchait plus on voyait les détails. Plus on s'avancait, plus on voyait que c'était des gens. On pouvait distinguer des cheveux, des vêtements. C'était fou. Puis je remarquai une cigarette entre les doigts,

et je remarquai de la fumée. De la fumée de cigarette. Pris de panique tout en veillant à conserver des gestes lents et calmes, je regardai les autres personnages, je vrombis à droite à gauche, jusqu'à tomber sur un gars de dos. Un gars de dos qui me rappelait quelqu'un, mon œil-drone se fronçait, je voulais voir son visage, mais c'était comme s'il ne voulait pas que je le voie. Il me rappelait quelqu'un, mais je ne pouvais pas y croire. Je voulais aller devant lui, chaque fois il se retournait. Désespéré, je restais à observer son dos. C'est alors que sa nuque se tourna, je vis l'arc de son nez, son œil. Son visage. C'était le mien.

À cet instant, comme un siphon aspire toute l'eau du bain, je fus absorbé par son regard. Je fus avalé, et je devins cet être. Cet autre moi. Minuscule individu miette dans une ville-table aux rues pavées de salami. Je marchais un peu, pour me dégourdir, les bâtiments avaient des fenêtres, les rues avaient des arbres. Les autres miettes se promenaient, effectuaient des achats, allaient quelque part, peut-être au travail. La lumière était comme diaphane à certains endroits et opaque à d'autres, j'essayais de comprendre. C'était la lumière du salon en fait, et c'est alors que je regardais le ciel que je m'aperçus que les autres convives, monstres géants, étaient toujours autour de la table, ils fêtaient et ils piochaient dans la ville dans des éclats de rires ou de bruits obscurs, sans aucun souci, sans doute sans aucune conscience, des êtres y vivant. L'éclairage se fit plus sombre et un gâteau carré décoré de chandelles flotta dans les airs, accompagné de chants si horribles qu'on aurait pu croire à la colère de la nature sous une forme impitoyable. L'objet brillant fut proclamé sous les applaudissements et dans une frénésie généralisée comme étant l'édifice de la Sun Life. Les rires étaient énormes. La lumière des chandelles

éclairait une tête d'envergure astronomique, on aurait dit qu'elle sortait d'entre deux épais rideaux noirs, un visage grand comme un stade olympique, dont je pouvais voir la dentition gigantesque et les narines fournies d'un maquis de poils, c'était en réalité je m'en rendais compte la mariée, elle jubilait et gesticulait. Un petit silence s'installa et je compris qu'elle ne voulait pas trancher le gâteau, elle voulait que quelqu'un le fasse pour elle. Cette personne qu'elle désigna rapidement, qui était derrière elle, on ne la voyait pas, cette personne qui sortit de l'obscurité, c'était une version mastodonte de moi-même, dinosaure triste dans un état d'ébriété et de fausse gaieté, Godzilla aux traits fatigués comme des rivières polluées de pétrole et de déchets d'usine, les yeux humides peuplés de veinules roses, l'énorme moi-même éclairé à la lumière huileuse des chandelles était recouvert d'une peau semblable à celle d'un porc à la fois excité et éreinté. Ce grotesque personnage ignorant mon existence attrapa un couteau on aurait dit un avion de ligne, un Airbus ou un Boeing, qui brilla d'un éclat jaunâtre loin dans le ciel toujours noir, pour s'abattre en un éclair dans les rires et l'excitation déglingués, et trancher et écraser les ornements architecturaux de sucre et de crème.

Je m'étais réfugié sous quatre arches surbaissées en plastique blanc. C'est une fois à l'abri du chaos total, sous cette architecture plutôt moderne, comme une version plus humble de la station du PATH du World Trade Center, que je me mis à réfléchir à ma situation. Je n'étais qu'un ensemble de molécules assemblées essentiellement avec de l'eau et du vide, une miette de pain, même chose du côté de la ville. Considérer scientifiquement les choses m'a toujours aidé à me calmer les nerfs. De tout ce qui

m'entourait, rien n'avait de constitution propre, de la pâte, je veux dire que tout était comme de bric et de broc, des choses placées de-ci de-là au gré d'une histoire récente, avec des êtres, autres miettes, matière vivante sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on sache fondamentalement ce que c'est, être vivant, qu'est-ce que ça veut dire, comment cela a-t-il été possible ? Mes semblables, parcelles d'aliments de toutes sortes, n'avaient pas l'air de s'en rendre compte, ils cherchaient le spectacle, les sensations. Ou bien ils n'en avaient pas conscience, ou bien ils se refusaient à en prendre conscience, et même à en parler, préférant aller boire un verre, ou voyager en quête de l'endroit le plus confortable, ou travailler. De mon abri, alors que les monstres géants étaient partis danser ou se coucher, je pouvais voir les autres miettes occupées à des tâches quotidiennes comme nettoyer le sol, lire un roman, regarder un film, éteindre la lumière, enfiler un pyjama, plier des vêtements, se brosser les dents, jouer à des jeux, comme si la vie sur la table était tout à fait normale, écouter de la musique, visiter le planétarium, se balader dans la rue, sans que personne paraisse se rendre compte de notre état si éphémère et si invraisemblable. « Qu'est-ce qui fait qu'on est vivant ? », demandai-je à l'autre moi-même, ronflante tête molle de melon difforme avachie sur la nappe, je m'approchais de cette grande montagne verdâtre, grottes aux effluves grasses, posant mes genoux à terre devant mon abominable et colossale bouche écrapoutie, je continuais : « Qu'est-ce qui fait qu'on pense, qu'on peut se mouvoir et décider, du moins avoir l'illusion de décider d'aller plutôt à gauche que tout droit ou en arrière, nous, de simples fragments de plats répandus sur une table, un soir de festivités ? »

« Sachant que je ne suis rien, et né du rien, que je vais vers rien, une vie fraction de seconde sans raison particulière, sans but, sans mission, car quel sens cela pourrait avoir, dans cette ville fromages et restants de souper, comment pourrais-je être heureux, comment prendre plaisir à ce que nous appelons une vie, sans faire semblant ?

« C'est impossible, je veux dire de faire semblant, c'est impossible, le caractère insensé de la présence de la vie sur cette table anéantit toute illusion de dessein, toute illusion d'ambition de chaque vie individuelle, je ne peux pas faire semblant et travailler ou m'amuser, je sais que tout cela est fabrication, et il n'y a rien que je puisse faire pour changer mon désenchantement, il est insécable, inaltérable. »

Je pourrais me rendre au gratte-ciel Oshlag houblonnée et m'enivrer en attendant ma mort, pensais-je, qui va arriver d'ici demain midi, car il faudra bien tout débarrasser pour faire place au petit-déjeuner, ou plus vraisemblablement au brunch.

Je m'étais levé, « non seulement ma vie sur la mère table, la table nourricière, table Gaïa, n'a pas de sens », raisonnais-je en longeant une rigole asséchée, « mais toute la vie de cette table, et ses animaux acariens, n'a pas de sens, ce que je veux dire », j'étais monté sur la pente douce d'une colline de paraffine, « c'est que pour moi-même, avoir conscience de l'absence de but, de l'absence de toute raison à toute existence sur cette table parmi des millions d'autres tables dans la ville, ça ne change rien à mon existence.

« Je ne vois rien à faire, rien à penser, puisque le fait que j'existe ou que je n'existe pas ne change rien à rien. Je suis arrivé dans cette vie pour aucune raison, je vais partir pour aucune raison, et sans jamais savoir ce qui est arrivé, ni ce qui est parti. »

« Il me faudrait », en vins-je à conclure, « pouvoir mettre fin à mes jours un jour heureux. » De même que les personnes malades ou qui arrivent à un âge avancé, ou bien de même qu'une personne saine qui voit ses amis, ses proches, ses parents, ses connaissances perdre la mémoire, la tête, devenir handicapés à cause d'une maladie universelle et inéluctable, j'en venais à me dire que j'aimerais mieux mourir la tête bonne, « avec toutes mes capacités, je voudrais mourir un jour sans souffrance, que tout finisse bien. Je voudrais mourir magnifique ». Voilà l'origine profonde de toute l'histoire de l'art, de la peinture, de la poésie, une série de réactions vides au vide des réactions.

J'arrivais au pied d'une assiette, où je pus observer ce qui s'apparentait à une cascade figée, comme une rivière en suspens dans sa chute entre l'assiette et la nappe. Je m'approchai, c'était comme de l'ambre jaune clair, semi-transparent, cela sentait sucré, c'était du miel. Je me délectais, c'était comme si j'en avais 40 000 pots, cela me ravigotait, j'étais joyeux, sans toutefois que cette conscience de l'illusion de toute réalité disparaisse. Je continuai ma marche, et grâce à un couteau en inox posé sur le bord d'une autre assiette, je pus monter dessus. Je découvris sur ce large plateau en céramique un grand village peuplé d'autres miettes, des habitations, cela grouillait de vie dans une sauce aux nuances de brun, j'arrivai dans une enclave où il y avait un regroupement sous un brin de persil. On y donnait une sorte de conférence où il était question de l'origine du monde et de l'absurdité de l'existence, la dernière phrase que j'entendis disait que l'absence de sens à la vie dans l'univers était, à bien y penser, quelque chose de sublime.

Puis l'heure de la préparation du brunch arriva. Les convives détruisirent tout, en buvant du café, de quelques gestes simples, efficaces, dans le sourire, la bonne entente, le calme.



# La chatte de Schrödinger

Loriane Guay

*You can wet the rim of a glass and run  
your finger  
around the rim and it will make a sound.  
This is what I feel like: this sound of glass.  
I feel like the word «shatter».*

MARGARET ATWOOD

j'ai toujours eu peur de la visite

dès que la table est mise j'oublie les mots les plus simples  
bonjour, vaisselle, chien, maison  
et ils m'oublient en retour

pendant que tout brûle dehors  
j'enclenche les procédures de fin du monde  
je cogne sur chaque atome demande *qui est là ?*  
ce message s'autodétruira dans trente secondes  
faisons un vœu soufflons sur la Californie  
mécaniques de la perte et du hasard

mes études : jouer à sonne-décriste  
avec les fantômes d'un quartier exproprié

j'incarne la chute  
adopte tous les sursauts

j'abrite une gravité dangereuse  
un risque de noyade permanent  
dans l'eau de vaisselle quotidienne

chaque matin polir mes rétines à la laine d'acier  
une prière impie entre les dents  
(ou c'est peut-être des caries je sais plus)  
j'évite les regards comme les craques de trottoir  
porte d'entrée des trous noirs, mini-falaises  
(ma vie m'attend dans le détour)

je ne danse jamais  
que sur les rails de métro  
je ne lis plus  
que la vibration et les phares

j'ai appris à marcher sur un fil  
tendu par-dessus l'horizon  
des événements

c'est comme une mauvaise superstition  
un geste vide qu'on répète dans un espoir moite  
sachant très bien toutes nos chances épuisées

on dresse l'inventaire des choses oubliées en panique

les sirènes sont graves  
l'heure est souillée  
l'enfance se suicide  
ce qu'il reste d'humain sur l'autre ligne

seule certitude : nos derniers retranchements  
nous trahiront

viens donc  
dire bonjour à la visite  
souris sois polie  
attention  
on voit ta brassière

deux becs petite tape sur les fesses  
c'est pas méchant voyons  
laisse mononc'  
voir à quel point t'as grandi

(jouer au couteau  
comme on joue à la bouteille)

je parle du moment où le cœur devient pur hélium  
et où le vertige nous prend plus fort qu'une mère terrifiée  
j'habite le point de non-retour : l'instant du déséquilibre  
quand tout est joué mais rien n'est fait

j'ouvre la bouche et on n'entend plus  
que l'anticipation du verre brisé

un jour on aura fini de jouer à la cachette  
dans la demeure en flammes

j'ouvrirai la boîte  
accueillerai ce qui entrera  
debout droite les yeux grands ouverts  
sur la supercherie du visible  
les larmes ne serviront qu'à magnifier  
le vide en toute chose

cette absence qu'on appelle dieu



# Femme cuillère

Gabrielle-Ève Lane

J'ai toujours su que mon corps résonnait  
telle une bouteille de verre  
remplie de fleurs  
j'ai toujours trouvé  
que le sable faisait scintiller mon corps  
la rocaïlle infime  
comme un costume  
de paillette minuscule  
mon corps rivière  
mon corps montagne  
mon corps un craquement en écho  
avant de l'oublier  
un jour j'ai dit à ma mère  
je suis tellement grosse  
que je pourrais avaler tout le mal du monde  
laissant ma peau  
s'effacer

et transparente  
les échardes dans mes veines  
ma peau écaille  
ma peau de brume  
ma peau tissée d'un fil de vent  
j'ai hissé mes bras  
haut comme l'orage  
pour couper les aiguilles de mes cheveux  
jusqu'à l'amertume  
le lendemain  
les fleurs de ma chair  
en natures mortes  
pot-pourri phosphorescent  
reflet ébloui  
miroir opaque  
miroir difforme  
miroir comme un chemin vers le vide  
quand j'ai aperçu la mort s'étendre  
dans chaque fente de mes pores  
j'ai perdu mes ongles  
et l'appétit  
j'ai vomi toutes les marguerites séchées  
sur l'unique linceul blanc  
il ne restait plus que mon estomac  
ma trachée diaphane  
et quelques gouttes d'obscurité  
mon corps perdu  
la dernière nuit  
j'ai tracé chaque ligne de ma silhouette  
d'une fine couche de rosé

ma bouche  
comme une coupe à boire  
boire l'écume  
boire le ciel  
boire l'univers  
boire tous les mots que je retiens en perle  
maintenant  
je brode une couronne  
de mes doigts troués  
dans laquelle je m'endors  
sillon de lumière  
bouture de lumière  
femme de lumière  
j'ai toujours su qu'avant de renaître  
je m'immolerais  
à la sortie des cavernes  
allumant la braise au plexus  
mes cendres en offrande  
au soleil



# Re'-origine des espèces (extraits)

Texte original en anglais d'Alessandra Naccarato,  
traduit par Keltie Robertson

## **Le poisson**

L'histoire, c'est qu'il m'offre un poisson.

Le problème, c'est que mes mains ne peuvent contenir assez d'eau.

Le problème, c'est que l'eau s'échappe de mes mains.

Le problème, c'est que je veux qu'il vive.

L'histoire se déroule dans un terrain de camping municipal.

L'histoire se déroule tout près du ruisseau.

L'histoire se déroule un jeudi. Soirée moite, humide.

Odeur de pin qui brûle.

On se détourne du feu ensemble.

On va vers sa tente où la lumière tombe en diagonale.

C'est là qu'il m'offre le poisson.

C'est là que je ne peux pas ne pas le tenir.

L'histoire, c'est qu'il est soûl.

L'histoire, c'est son père.

L'histoire, c'est que mon corps devrait pouvoir l'abriter.

Le corps fait rarement ce qu'on lui dit de faire.

Le problème, c'est que je veux vivre.

Le problème, c'est que mes mains ne sont pas des étangs.

Le problème, c'est qu'il veut que je le garde.

L'histoire, c'est que je le rends à la terre.

## Cartes postales pour ma sœur

*Per nozze e lutto, si lascia tutto*<sup>1</sup>

PROVERBE CALABRAIS

En amont du village verdoyant, une colline où personne n'habite.

Notre arrière-grand-mère y est enterrée.

Avant que le village ne s'écroule, elles étalèrent leurs cartes et burent. Des femmes avec de grandes bouches, solides comme des arbres, leurs plafonds ornés de viande suspendue.

Un sifflement de nous entre leurs mains, élaborant des plans pour mariages et pour filles.

Notre grand-mère parla à un homme au téléphone, et c'est ainsi qu'elle fut mariée.  
Sa longue jupe bleue, ses deux dents de devant en or.

Sur cette colline, je m'allonge auprès d'un homme et je lis.  
Les planchers sont devenus mousse.

Il n'y a pas de pierres tombales là.

---

1. « Dans le mariage comme dans le deuil, on abandonne tout » en italien.

\* \*  
\* \*

Sur Shell Beach, un faon au cou brisé, en pleurs.  
La main de Sophie sur un os fendu, une couronne de  
galets et d'algues.

J'étais convaincue que j'enfanterais seule, puis les veaux  
naquirent  
tout le printemps et notre sœur arriva sur la côte. Neuf mois

dans une berline défoncée, à pleurer. Cuisines de fortune,  
notre père partagé ;  
nous sommes plus riches sur la route, d'après sa mère,  
et comment puis-je

dire autrement ? On ne peut pas s'attendre au bonheur,  
dis-je à ma sœur, comme tu me l'as appris.  
Mais cette nuit-là : des algues sur le rivage, phosphorescence,

nous avons marché dans le scintillement froid et brillant.  
Personne n'enfante seule,  
finalement. Le faon sur Shell Beach pleure jusqu'à ce qu'il  
soit immobile.

Sophie dépose un coquillage sur son œil. L'eau l'entraînera  
avant l'aube. La marée a ses façons de soigner.

\* \*  
\* \*

La petite maison remplie de femmes.  
Le corps rond que tu n'étais pas prête à quitter.

Il n'y avait pas de sage-femme certifiée, mais les femmes  
savaient  
comment retourner un enfant.

Trois jours, la petite maison, notre mère qui criait.  
Elle refusait d'aller à l'hôpital.

Nous descendons de cette femme,  
de femmes comme celle-ci.

\* \*  
\* \*

Le prunier où mon ami stationna  
pour dormir les pieds à la lumière des étoiles, la veille

de la clinique publique, où une infirmière compta  
en remontant le temps. Sur la piste de danse,

mon ami chuchota *c'est correct de jouer au gardien*

à son ancien soi, à moi qui torsadais de la soie pour en  
faire des fleurs,  
petite pluie de sang à la cuisse, immaculée re-conception.

Enceinte de quatre semaines, même si je connaissais  
l'alcoolique depuis trois. L'incertitude du temps,

des pères. Le mot à l'intérieur de mère: *tergiversari*<sup>2</sup>.  
Tourner le dos revient à se retourner vers, chevaucher,  
continuer.

Nous nous sommes toujours enseigné mutuellement  
comment donner naissance, et quoi ne pas faire. *Mon  
enfant identique est venu,*

m'a-t-elle dit sous le prunier. Une fois que sa tristesse  
s'était essorée et séchée: *Rowan a toujours été son nom.*

\* \* \*

En amont du village verdoyant, une colline où personne  
n'habite.

Notre grand-mère y est enterrée.

Après le tremblement de terre, elles étalèrent

---

2. « Tourner le dos » en latin.

leurs cartes et burent. Des femmes avec de grandes  
bouches, sévères  
comme des vergers, envoyant leurs filles au loin.

On disait aux filles de ne pas se retourner. Notre grand-mère  
attendit soixante ans, puis fit de nouveau ses valises.

Son deuxième mariage s'acheva avec un billet d'autobus  
Greyhound.  
En longue jupe bleue, deux dents de devant en or,  
elle s'en alla cueillir  
des champignons sauvages.

Avant la fuite, elle fit des blagues avec ma mère  
sur la vie des femmes célibataires.

Sur cette colline verte, je m'allonge, enroulée dans son  
vieux foulard.  
L'herbe est colorée de fleurs.

Il n'y a pas de pierres tombales là.

## Déboisement

*Îles du Golfe, Colombie-Britannique*

C'est l'hiver quand on se décide  
à habiter une maison rouge près d'un petit lac.

À chacune de nos visites à l'urgence,  
les médecins suggèrent la montagne,

là où des hommes ont construit un monastère.

Sang normal, sang fluide.  
J'ai une imagination prodigieuse, infinie.

Dans la maison rouge, tu fais cuire du poisson.

Une femme se dénude près de la route et brise  
la glace sur le lac pour s'y baigner.

*Lyme, Connecticut*

L'été, une grange rouge dans laquelle les enfants  
se reposent, leurs genoux

gros comme des lunes. Tout est circulaire : éruption  
cutanée liée aux tiques,  
leurs petites bouches roses, paralysie temporaire.

Les médecins disent que leur sang est normal,  
les enfants restent au lit. Ils sont incapables de dire

*gland, bouilloire.* Incapables de nommer leur ville, bientôt  
célèbre

pour le vecteur de la maladie. Les mères prient

au-dessus de sirop contre la toux rouge et les enfants  
enflent,

roses et muets, ils dorment.

*Illinois Mountain Park*

Immeubles d'après-guerre, médiocres et rouges. La cour  
de Martha

bâtie au cœur du parc national, tout comme

celles de ses deux cents voisins. *Détruisez la forêt,*

*et les superprédateurs disparaissent,*

*laissant le champ libre aux producteurs*

*et propagateurs de la maladie.*

Les maîtres d'œuvre ignorent les écologistes,  
les écologistes font faillite, ad infinitum. La cour de Martha,

au pied de cent érables, une tanière de renard mort,  
cerfs de Virginie et tiques du chevreuil.

*Nous ne sommes peut-être pas responsables de sa création,  
mais nous en avons vraiment facilité la propagation.  
Trente mille nouveaux cas par année,*

si la maladie existe. Si elle n'a pas inventé le tout,  
comme le suggère le CDC.

*Méningite aseptique: l'inflammation au cerveau de Martha  
d'origine inconnue, non assurable.*

*Long Point, lac Érié*

Elle traverse la frontière. Commence sur un banc de sable,  
  
par un matin rouge, une fille qui rit  
dans sa tente pour nager avec sa mère.

Quel insecte peut dormir par une telle chaleur ?  
Vecteur transporté vers le Nord sur une chaude brise d'hiver.

Les médecins disent que son sang est normal, simplement  
fluide,  
alors qu'elle devient une femme sans diagnostic.

Les réadaptés savent que les changements climatiques  
sont en nous :  
l'avenir zoologique, le présent bactérien.

Tous les glaciers fondent avec des mystères en leur sein.

*Îles du Golfe, Colombie-Britannique*

C'est l'hiver et j'observe mon sang perler  
dans les éprouvettes d'une clinique des maladies  
complexes.

Mon sang ira en Allemagne sur des blocs de glace.  
C'est la dernière fois que je demanderai à un médecin  
de me croire.

J'ai conduit devant des champs coupés à blanc dans cette  
province,  
vu des chevreuils voraces pousser du museau des corbeaux  
fendus.

Ce qu'a subi mon corps est un hectare de gazon tranquille.  
Déboisement. À l'aube,

une femme se dénude près de la route pour se baigner.  
Je regarde la glace sur le lac céder sous sa main.



# Mises en scène littéraires

Sayaka Araniva-Yanez  
Madioula Kébé-Kamara

nos vies racontées comme des mythes passifs exotiques sans  
chairs qui s'y rattachent attendre d'un côté la frontière dans  
nos mises en scène cette série présente des dialogues par  
lesquels nous nous sommes poétisé·e·s nous échappons à  
la léthargie et à l'ergonomie chaste de la parole une mise à  
nu des mécanismes performatifs qui habillent notre langue

\* \* \*

nous nous insurgeons contre l'utilisation des minorités  
racisées à des fins statistiques dans le cadre d'études  
théoriques et littéraires cette maison ce panoptique où  
émerge un surveillant intérieur aux personnes racisées  
traitées contrôlées

nous ne sommes pas animé·e·s ni pittoresques ainsi  
il se peut que nous soyons possédé·e·s par une peur de  
l'emprisonnement bêtes de foire entassées dans la file à la  
banque nous nous préparons à répétition à l'humiliation  
l'abattoir de la langue avoir le dictionnaire sous le bras  
sous les cartons la nuit la bouteille à la main des centres  
des appartements insalubres au bord de l'autoroute avec  
la gangrène de la paresse recroquevillé·e·s sous les balles  
famille de douze l'amour du chèque avant les enfants des  
stéréotypes ma maison rongée par des généralisations tombe  
sur nos têtes affaissées nous enterre nous colle au sol le nez  
à la glaise les cheveux de terre nous oublier plutôt que de  
célébrer ce qu'il y a de beau en nous

\* \* \*

au Salvador une petite fille s'endort accrochée au sein  
d'abuelita qui lui raconte des mythes d'horreur parfumés  
de goyave et de loroco «duermete hija / llorona l'ogresse  
traverse les villages elle qui a perdu ses enfants viendra  
te manger si tu ne fermes pas les yeux elle viendra te voir  
ce soir » des récits spectaculaires retenus au monde par la  
mémoire de l'enfant abuelita n'écrit pas abuelita récite par ses  
yeux dans son ventre il y a des traces de ces légendes il faut  
savoir écouter graver sous ses paupières pour l'accompagner  
jusqu'ici

dans un continuum historico-poétique

\*  
\* \* \*

nous nous voyons évoluer à l'intérieur d'une intrigue policière  
m'engager dans une quête d'aventures de mélancolie de mon  
enfance rechercher le temps perdu me buter sans cesse au  
maître des lieux intransigeant il a la manie de me mettre  
en cage

l'examen scientifique docu-diagrammes théoriques qui  
parlent de moi comme d'une information un fait divers une  
donnée à retenir puis à oublier je ne suis pas un sujet actif  
ni dans la personnification ni dans la narration me préfère  
sommelent-e figé-e derrière une formule du temps colonial  
une entité sur laquelle on réfléchit mais qui ne réfléchit pas  
animale démunie sauvage trophée de chasse

*[cet] ensemble de discours et de pratiques qui évacuent la  
pensée critique raciale de l'appareillage de l'intersectionnalité  
et marginalisent les personnes [racisées] [les confine à des  
rôles de] productrices de savoirs intersectionnels [les donne  
en chair à pâté dans] les débats et les espaces universitaires  
contemporains [...] une façon de faire la science qui*

consolide l'hégémonie au lieu de la déstabiliser<sup>1</sup>

---

1. Sirma BILGE, « Le blanchiment de l'intersectionnalité », *Recherches féministes*,  
vol. 28, n° 2, 2015, p. 9.

\* \* \*

chercher les prières qui nous soudent aux terres sur lesquelles nous sommes vagabond·e·s cette pulsion naissante du dialogue une sorte d'autonomie discursive une dialectique bucolique de la libération dans l'inclusion les genoux estropiés dans l'attente depuis longtemps déjà nous composons les mots par nos maux pour

[dépasser] la dictature du cadre – au sein duquel [nous sommes] simplement observé·e·s<sup>2</sup>

je désire la pérennité du métissage osmose littéraire pour cohabiter le texte avec ce personnage ce corps filial fragment de ma chair ne pas s'arrêter à l'éphémérité de la marginalisation de nos existences s'opposer à ces recensements à ces cases à cocher ce rituel eugénique des réalités culturelles fabriquées comment se regarder si nous n'appartenons à rien

\* \* \*

---

2. Alejandro González IÑÁRRITU, *Carne y Arena*, Milan/Burbank, Fondazione Prada/Legendary Entertainment, 2017, 7 min. À retrouver en ligne: <https://carne-y-arena.com/A-propos-de-l-installation>.

cette page blanche a un regard hégémonique m'étouffe  
 m'observe me surveille me sculpte et m'expulse des paysages  
 familiers comment s'écrire dans la veine littéraire québécoise  
 comment m'insérer dans un quotidien qui défile entre les  
 pages sans basculer d'un côté ou de l'autre de la rive la  
 solution savoir nager pour ne pas me noyer sans fléchir  
 devant les clichés sans céder sur le territoire de mon  
 existence jaillir dans les mots brandir mon discours un  
 souffle au-delà des rivières rouges se défaire des conquêtes  
 pour voir les hématomes rapiécer l'épiderme bleuté les os  
 cramoisis ma langue violacée éventrée

ne pas avoir peur

étranger-ère dissoné-e grandiloquent-e dessiner dans l'espace  
 et dans le regard du voyageur ce méandre autour de moi je suis  
 porté-e par des voix silencieuses dans ma carcasse qui existe  
 par et pour ces autres corps délimités repêchés cantonnés  
 pris à fixer une carence de la poétique au fond de l'eau dans  
 une perspective binaire sans reflet ni mouvement

\* \* \*

*est-ce que ce sont tous les gens qui ont le droit à la parole qui  
 parlent pour nous beaucoup de gens parlent pour nous qu'est-  
 ce qu'on dit pour nous*<sup>3</sup>

---

3. Marie-Célie AGNANT, dans Colette BOUCHER, «Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d'oralité. Une entrevue avec Marie-Célie Agnant», *Ethnologies*, vol. 27, n° 1, 2005, p. 218.

je veux marteler que je n'habite pas les limbes nous sommes  
cousu-e-s à l'enceinte du monde pour sortir de l'anthropologie  
sociale et culturelle pour entrer dans le récit autrement que  
par la lunette scientifique par une pratique de la sociologie  
quantifiable une quasi-tentative d'inclusion je révèle des  
traditions dépassées aujourd'hui débordent des traditions je  
ne veux plus céder sur mon territoire plutôt jaillir dans les  
mots pour y brandir mon être ma voix nos vies

penser l'écriture comme espace que je peux habiller les  
frontières ce contrôle empêche les fuites quantifie mes mots  
pour savoir combien en effacer je dois habiller ces frontières  
illusions textiles textuelles réapprendre des langues toujours  
ne pas se comprendre « duermete hija » disait abuelita mais  
je ne veux plus déambuler ces spirales idylliques onirisme  
fourbe j'ai caché son regard au fond de ma poche par ses  
yeux dans son ventre j'écris

ne pas avoir peur

\* \* \*

mieux écouter me retourner au son des voix entassées entre  
les quelques frusques ramenées du pays des mutations de  
la langue pour m'investir sans concession dans le paysage  
poétique brodé à la croisée des espaces de création provoquer  
une collision latérale il ne s'agit pas d'aborder la mise en  
scène de l'autre comme intrusion nous nous libérons de  
l'injonction d'écrire nos différences

me lire dans ces réécritures de l'Histoire qui désobéissent aux résidences forcées renaître digresser sur les blasphèmes de l'exode cracher sur les espaces inhabités exister en simultanément dans la main funambules sur les horizons décalés délaissier l'opacité qui retient la traversée kaléidoscopique des humanités qui refoule les désirs de transgression du discours social rigide et intolérant

\* \* \*

le mot frontière résonne dans tous les espaces cet amalgame de femmes de personnes de l'ailleurs la violence poreuse fait écho dans toutes leurs cavités inlassablement politique excluant le tissage la rencontre offerte par la fragilité d'un brouillard textuel

pourtant ne pas se voir

ne pas se voir dans ces histoires québécoises du Québec québécois des enfants mal-aimés fracassés contre ses bras les horizons esquivent nos corps du terroir nous écumons aux lisières des forêts

je respire ces espaces ce champ de fleurs pas loin des Cantons je fonds dans les racines somnole dans le tronc là où j'ai abandonné l'artefact d'un passé auquel je rêve souvent à l'enterrement de grand-maman en Beauce brasser l'eau froide de Gaspé habitant les banlieues travaillant au centre-ville inventer des refuges pour ne pas être sujet tabou illégal aux frontières pour ne pas oublier les territoires non cédés

\* \*  
\* \*

aborder la littérature par l'addition des réalités vécues  
composer d'une polyphonie culturelle une rhétorique  
ancestrale et transcendante crier depuis les entrailles de  
ma mère la poétique de la résurrection et de la douleur pour  
toutes ces femmes racisées époumonées

nous raconter et exister au-delà des foyers établis

tenter de se raccrocher à l'écriture sans se domestiquer  
nous devons rejeter l'aliénation faire la guerre aux mots  
faire l'épopée habiller notre héritage tout entier

# Mourir en exil

Yara El-Ghadban

*aux rebelles*

— Crémation ou enterrement ?

La notaire me fixe, stylo en main. La coiffure, un chignon austère. Le bureau, sobre, d'un gris froid.

La colère monte en moi. Pourquoi me pose-t-elle cette question ? Elle devrait le savoir. N'est-elle pas arabe ?

— Enterrement, bien sûr, comme chez nous.

— Je comprends, mais je pose quand même la question. La crémation est de plus en plus populaire, même chez nous. Elle coche : enterrement.

— Aimerais-tu préciser un lieu ?

Tout à coup, un tourbillon d'images. La ville de Québec par une journée glaciale de janvier 2017. Six hommes priant paisiblement à la mosquée, tués par un jeune homme imbu de haine. Vies détruites. Manifs, hommages et regrets. Puis le constat : les musulmans de Québec n'ont pas de cimetière où enterrer leurs aimés. Des reportages à la télé. Un terrain à Saint-Apollinaire, le tollé des habitants et un référendum : un cimetière, oui ; un cimetière musulman ? Non ! Dans ma

bouche, un goût amer. Même morts, vous ne voulez pas de nous ?

Cette terre qui gèle en hiver sera-t-elle pour toujours hostile à mon corps méditerranéen ? Ne me laissera-t-elle jamais fondre en elle, lui donner un peu de ma chaleur ? Lui léguer ma poussière, et le sel de la mer ? Fertiliser son sol ? Nourrir les racines, me glisser dans la sève de ses érables ?

Les musulmans de Québec ont enfin eu un cimetière en 2019, mais ce goût âcre ne m'a plus jamais quittée.

— C'est difficile, je sais... pour nous, les immigrants. Choisir un lieu de repos entre ici et là-bas...

Où, là-bas ? En Palestine, dans un village ancestral qui n'existe plus ? Au Liban, qui n'en finit plus d'enterrer ses propres morts ? À Dubaï, où l'on m'a déportée enfant ? Au Yémen, où la population est décimée par la famine et les massacres ? En Syrie, où la guerre a déraciné encore une fois tous les membres de la famille, sauf ma tante, qui préfère que la maison s'écroule sur sa tête plutôt que de s'exiler à nouveau ?

— Est-ce que je dois décider tout de suite, pour le lieu ?

— Non, mais... sinon... tu ne pourras plus...

— Oh.

La notaire parle par ellipses. Je réponds par ellipses aussi. Testament, derniers vœux. Ces mots, elle les répète tous les jours. Moi non. À mes yeux, ils n'ont de place, ces mots, que dans les romans d'amour et les grandes tragédies. Ils riment avec don, transmission, partage, traces, promesse. Ils m'habitent dans des combinaisons riches de sens et de portée, comme *Un héritage sans testament* de Françoise Collin, ou *Le testament des solitudes* d'Emmelie Prophète. Les retrouver dans un formulaire, attachés à une propriété, une

somme d'argent, un objet de valeur matérielle ou symbolique me semble d'une telle vulgarité !

De toute façon, ce type de testament ne concerne que les riches qui n'arrivent pas à départager entre leurs héritiers les trois maisons et les millions dormant dans une banque suisse ou quelque part au Panama. Les testaments appartiennent aux lignées aristocratiques qui se réservent un arpent de terre avec vue sur la ville au cimetière du Mont-Royal. Elles construisent un mausolée orné du blason familial, entretenu par un jardinier bien rémunéré qui plante les fleurs, ramasse les bouquets laissés par les visiteurs, essuie la poussière des noms gravés sur les pierres. Les testaments appartiennent aux arbres généalogiques certifiés et aux prénoms suivis d'un chiffre romain. Jean I<sup>er</sup>, Jean II, Jean III...

Les testaments sont faits pour les chanceux qui énumèrent les pays de vacances. Pas les pays d'exil. Ils entretiennent avec la mort une relation à distance. Lui font savoir poliment qu'elle devra s'annoncer et leur laisser le temps de mettre leurs affaires en ordre.

Or il y a celles et ceux qui côtoient la mort jour et nuit. Celles et ceux qui savent que tout s'effondre. Elles, qui ont vu leur mère mourir en accouchant de leur petite sœur. Eux, dont les tantes et les oncles ont succombé au cancer dans des pays dépotoirs de déchets radioactifs et d'armes expérimentales. Elles, dont les bébés ont crevé de déshydratation et de diarrhée... Des hommes et des femmes qui avancent sur le chemin de la vie en sachant que la mort les talonne, ses pas synchronisés avec les leurs. Quand elle ne flâne pas sur le trottoir, elle les attend au coin de la rue. Et ils marchent tout droit, ces hommes et ces femmes, les yeux fixés sur l'horizon. Ils font semblant de ne pas sentir l'odeur de la mort sur leurs vêtements, ni son souffle glacial

dans l'air. Ils prétendent ne rien voir, de peur que leur regard croise le visage de la mort et qu'elle les repère dans la foule. C'est ainsi qu'ils survivent à la journée.

J'avais cette conviction bête et naïve que si j'ignorais la mort, moi aussi, elle ne s'occuperait pas de moi. Elle ne manque pas de boulot dans ce monde assassin. Pourquoi attirer son attention avant l'heure en faisant un testament ?

— Où sont enterrés les membres de ta famille ? demande la notaire.

Des visages surgissent. Mon grand-père, mort de tristesse le jour de mon anniversaire, à la vue des tanks israéliens déambulant dans les rues de Beyrouth ; mon cousin noyé dans la mer du Nord au Danemark, où il s'était réfugié après l'assassinat de son frère, comme bien des Palestiniens expurgés du Liban durant la guerre civile. Mon oncle kidnappé en Syrie, disparu à jamais. Ma tante foudroyée d'une crise cardiaque au milieu de la rue, lorsqu'un homme en motocyclette, un réfugié comme elle, aussi désespéré qu'elle, lui a volé son sac et ce qu'il contenait de l'épargne d'une vie. De l'argent pour payer des dettes. Mon autre oncle rescapé de la guerre à Beyrouth, seulement pour mourir d'un cancer en Ohio.

Plus de visages que de lieux, plus de lieux que de visages.

— Ils sont partout. Au Liban, en Syrie, aux Émirats, au Danemark, aux États-Unis, en Roumanie...

La notaire hoche la tête.

Non, je ne voulais rien savoir d'un testament. Les réfugiés n'ont pas droit à un testament, comme les exilés n'ont pas le droit de revenir sur leurs pas. Le passé des immigrés n'existe que dans le rêve et le rêve ne survit que s'il est projeté vers l'avenir, vers la promesse d'un plus grand rêve. Si les

déracinés de cette terre se mettaient à faire des testaments, ils vireraient fous. Comment léguer un pays perdu? Une enfance enfouie loin au fond de soi? Une langue qui n'a plus sa place? Comment léguer les regrets et les rêves brisés? Tout ce qu'on a abandonné. Comment léguer la colère contre l'histoire et contre le pays qui t'a crachée sur les rives d'une terre étrangère?

Puis surgit la pandémie.

Autour de moi, le mot circulait. Un martèlement incessant. Testament. Testament. Testament. Au cas où. On ne sait jamais.

J'ai cherché une notaire. Une femme, mieux encore, arabe. On a beau ne pas vouloir revenir sur nos pas, la mort a ce don de nous renvoyer au point départ. À la naissance, à la première langue, aux rituels que l'on ne pratique plus depuis des années. Face à l'inconnu, je cherche les lieux familiers, comme une enfant son doudou ou le parfum de sa mère dans un vieux pull.

Il me fallait une notaire arabe.

Je n'avais pas envie d'expliquer à madame Tremblay pourquoi je ne me voyais plus dans un cimetière à Montréal. Lui parler de la blessure, de la déception et de ce goût amer dans ma bouche. Même les choses les plus simples, face à la mort, exigent trop d'effort. Avoir à épeler mon nom, raconter encore une fois mon parcours, accepter gentiment son regard intrigué et son sourire bienveillant. Je n'avais pas la patience de faire de la pédagogie. Lui expliquer pourquoi il faut m'enterrer rapidement, me faire laver le corps par mes filles, m'envelopper d'un drap blanc. Pourquoi l'idée de me faire embaumer me dégoûte, pourquoi il suffirait d'un cercueil tout simple en bois, mieux encore pas de cercueil du tout. Comment lui dire que sentir mon corps en contact

avec la terre me rassure, que pour une réfugiée sans racines, devenir elle-même racine est un salut? Que m'effriter me semble bien plus apaisant que d'être prisonnière d'un cercueil rempli de coussins? Comment lui dire que j'ai toujours trouvé grande cette idée de redevenir poussière, de nourrir le sol et même les asticots? Comment lui avouer que rester gelée dans la terre pendant les mois d'hiver me terrifie? Que je voudrais une terre chaude et humide?

Non, Madame Tremblay, excusez-moi, c'est déjà assez difficile comme ça. Ne me demandez pas encore de vous éclairer sur qui je suis, d'où je viens, mon histoire, ma relation contradictoire et irrationnelle avec la religion, et sur les comptes à régler avec mon pays d'origine et mon pays d'accueil.

Je n'avais pas plus envie d'expliquer à monsieur Bouchard pourquoi je n'avais pas eu le cœur à faire un testament dès la naissance des enfants. Avoir à décider si elles vivraient avec leurs grands-parents en Palestine, leurs grands-parents au Liban ou leur oncle, loin de la famille, au Canada. Comment choisir? Qui sacrifier et pour qui? Si elles vivaient au Liban, elles ne pourraient plus aller en Palestine – la Palestine étant contrôlée par Israël, et le Liban étant le pays ennemi. Et si elles vivaient à Montréal, elles seraient orphelines comme mon frère, loin des ancêtres, loin des cousins, des oncles, des tantes. Qui suis-je de toute façon pour leur imposer un destin?

Non, je n'avais pas eu le courage de faire un testament à la naissance de ma fille, ni à celle de sa sœur, ni quand elles sont allées à l'école, ni même à leur adolescence. La mort se moque du chemin traversé. De mes illusions de réfugiée, parvenue, bien intégrée, ou quel que soit le sceau

d'approbation que la société accorde aux survenants après un certain nombre de sacrifices.

— Y a-t-il un objet ou quelque chose de particulier que tu voudrais laisser à une personne spécifique ?

Un vent doux entre par la fenêtre du bureau. Le châle blanc de ma grand-mère flotte à l'extérieur et se rabat contre la fenêtre comme un oiseau surpris par la vitre. Ce châle qui ondulait autour du visage de Téta... Ce même châle qu'elle portait depuis sa jeunesse et qui recouvrait ses traits fins à sa mort. Toute sa vie cousue aux ourlets de ce châle. Combien de secrets tressés dans ses fils ? Année après année, les longues nuits d'angoisse et de fatigue au camp avaient déteint sur sa blancheur et le châle usé était devenu transparent.

Lorsque le vent surprenait ma grand-mère, le châle glissait et lui caressait les épaules. Elle le remontait jusqu'au front et le nouait autour du cou. Il restait alors stoïque contre les rafales.

— Oui... le châle de ma grand-mère... Elle en avait plusieurs. Tous blancs. Il y en a un qu'on a enterré avec elle, son plus vieux châle. Les autres, elle les a laissés à ses filles et petites-filles. J'en ai un. C'est pour ma fille aînée.

— C'est tout ?

— C'est tout ce qui compte.

La notaire inscrit : châle blanc à la fille aînée.

Le jour de la mort de Téta, au camp de réfugiés, l'ambiance était liquide. Tout bougeait. La terre, le temps se dissolvaient. Percolaient les souvenirs dans la chaleur et s'évaporaient. Seule Téta ne transpirait pas. Le ventilateur tournait, tournait, mais le châle restait posé comme un baiser sur ses paupières. Les siennes, closes et paisibles, les nôtres, ses filles, petites-filles et arrière-petites-filles, remplies

de larmes. Dispersées partout dans le monde, nous étions toutes revenues aux derniers jours. Rassemblées autour de son corps, nous répétions son nom en arabe en mille déclinaisons avec les accents et les lettres mal prononcées d'au moins dix pays et langues d'exil.

J'entends par la fenêtre l'écho des accents figés après un trop long hiver dans les pays du Nord. Les consonnes se brisaient contre les gorges rouillées. J'entends les prières et les youyous répliquer à la tristesse.

Trois jours à accueillir la mort alors que je l'avais repoussée, même quand elle bondissait de nulle part. Téta dormait, enveloppée en blanc, puis ma mère et mes tantes lui ont donné son dernier bain, lui ont lavé les cheveux et frotté le corps.

Après le bain, c'était au tour des hommes, ses fils et petits-fils de la voir une dernière fois, de lui attacher les draps autour du corps, selon la tradition, et de la rendre aux femmes. Nous avions chanté Téta, ses filles et petites-filles assises autour de son lit au centre de la salle, les mains caressant ses draps, et la cohorte de femmes derrière nous, les voisines et les amies de ma grand-mère, ses compagnes de camp et de vie malgré la misère, en cercles concentriques, répétant les chants. Les éloges à Allah et au prophète Muhammad mêlés aux adieux à celle qui s'appelait Hilweh, ce qui veut dire « Belle », fille de Jamileh, « Jolie », femme de Hamid, mère de Mustafa et matriarche de cinq générations de la famille El-Ghadban. La cantatrice de chants religieux récitait les vers et les femmes répétaient les refrains, les mots entrecoupés de sanglots.

Avant que l'on emporte Téta pour la mise en terre, ma tante a amené un oreiller pour le poser sous sa tête. Elle avait cousu les tresses de Téta à l'intérieur de l'oreiller, comme ma grand-mère l'avait demandé. Ces tresses, elle

les avait rassemblées pendant des décennies. Ah ! Combien m'en avait-elle voulu d'avoir tranché mes boucles en coupe garçon ! Elle avait ouvert son tiroir et m'avait montré ses tresses.

J'ai pris l'oreiller et je l'ai serré dans mes bras. J'aurais tant voulu les voir une dernière fois, ces belles tresses noires dont elle était si fière.

Les femmes n'ont pas assisté à l'enterrement. Ce sont ses fils et petits-fils qui ont déposé le corps de ma grand-mère dans la terre, au cœur du camp de réfugiés de Burj El-Barajneh, au Liban, dans un petit cimetière sous les oliviers. Mon père en est revenu ému. Je ne l'avais jamais vu pleurer. Bien qu'il s'efforçât de retenir ses larmes, l'émotion débordait dès que l'on prononçait le nom de Téta. Il accompagnait un très vieil homme qui marchait péniblement, mais dont le visage portait les signes d'une belle jeunesse. Les joues étaient rosées, la moustache bien taillée, les yeux d'un bleu étonnant, les cheveux cachés sous un kiffiyeh palestinien.

— Yara, viens embrasser mon oncle Awad, a dit mon père. Il est désormais l'aîné de la famille El-Ghadban.

Un sanglot lui avait échappé en me le présentant.

— Madame Yara ?

La notaire tourne le regard vers l'extérieur, elle aussi.

— Veux-tu que je ferme la fenêtre ?

— Surtout pas.

Je vois la tombe de Téta parmi les oliviers, à côté de celle de mon grand-père. Et je vois la tombe de ma tante et de mon cousin assassiné durant la guerre civile, les os du fils placés tendrement dans les bras de sa mère, dans le même cercueil. Soudain, tout devient clair.

— Si tu t'inquiètes encore pour le lieu, on peut laisser ça vide. Au prochain rendez-vous, tu me le diras.

— Non. Je sais où... Écris : Burj El-Barajneh. Au camp.

Y. E.

6 octobre 2020

# Courir comme une femme

Hélène Bughin

Chère Pascale Bérubé,

Voilà trois ans que je lis assidûment tes statuts Facebook. Tu y parles d'écriture et d'être femme. Souvent, la clarté de tes propos me saisit, ta justesse et ta sincérité aussi. Ta démarche réfléchie me fascine et m'inspire. Le 4 octobre dernier, tu publiais justement ce long poème interrogeant ta présence dans le milieu, ta posture, ta démarche d'écriture. Tu écris: « j'ouvre tout ce qui est de l'intime ou du douloureux je dis c'est une performance et on excuse la facilité ». Ce passage a résonné en moi et je voulais faire de cette lettre un écho à ce que tu décortiques. Réfléchir avec toi à ce que veut dire être femme et écrire.

Au primaire, je me souviens qu'on séparait les gars des filles durant les cours d'éduc. Question de statistiques, disait le prof. La culture populaire marmonnait *Don't run like a girl*. Ne pleure pas non plus, pas comme ça. Les femmes sont ci, les hommes sont cela. Ainsi va la vie. Quelque chose

du discours ambiant m'a inculqué l'idée qu'il y a certaines qualités inhérentes à l'homme. Une victoire, une érudition constitutive, une grandeur universelle. Que les femmes portent toujours ce défaut inexorable : celui d'être femme.

Courir comme une femme, écrire comme une femme.

J'ai du mal à être femme, à performer ma féminité. Souvent, j'ai l'impression d'y échouer. Longtemps, mon entourage a ridiculisé le féminin et ses manifestations. Avec des phrases dures sur l'accoutrement des passantes et du dédain pour les produits genrés. Rien de rose, aucun bijou, aucun talon ni maquillage. La féminité, une perte de temps.

Être une femme a toujours consisté pour moi à répondre à certaines exigences et à en décevoir d'autres. À m'empêcher de m'épancher par souci de modestie, ou par honte. Je me suis longtemps empêchée d'écrire des passages sincères par peur de tomber dans le pathétisme. J'avais peur de me réduire à poser en victime, en drama queen. Une sorte de censure sourde, une contrainte implicite, d'écrire et d'accomplir ce geste, se poser dans une catégorie hors de soi. La féminité comme un vase qui nous contient et que nous ne pouvons remplir de nos propres codes. Mes lectures étaient profondément masculines, de Hemingway à Hunter S. Thompson, Philip K. Dick. Je voulais écrire hors de mon genre, hors de mon assignation, me concentrer sur le texte. Écrire pour écrire, je croyais. Me dépouiller de mon genre pour atteindre une écriture universelle, sans considérer que le contraire n'est pas exigé des hommes.

Je pense à ta démarche qui interroge la féminité dans l'écriture. Il y a toujours des questions, mais aussi des commentaires très lucides sur la posture étrange que l'on prend quand on est femme et que l'on écrit. Surtout autour de ce désir viscéral d'être vue, incarnée dans le corps, dans

l'image : tu interrogues ta présence même au monde, mais aussi les impératifs qui s'y rattachent, les obstacles, les conséquences. C'est une présence toujours un peu trafiquée par ce qui est attendu d'elle, par les idées préconçues, les diktats et les attentes. Dans la critique littéraire, les qualificatifs comme « remarquable », « magistral » sont réservés à l'écriture des hommes, tandis que les autrices récoltent les termes « sensible » et « délicat », remarque Marie-Andrée Chouinard (dans *Le Devoir* du 23 septembre, « Livre est un mot masculin »). Se présenter comme femme reviendrait à assigner à la personne un vocabulaire donné. Le doux, le tendre, le merveilleux, ad nauseam, etc. Une catégorie. Une sous-catégorie.

À mes yeux, c'est dans la corrélation hâtive entre femme, féminité et féministe que subsiste un malaise. Les trois maladroitement liés, comme si écrire en tant que femme portait de facto un message féministe. Cela résulte en un drôle d'arrangement, où l'assignation au genre ou la performance du genre détermine dans quelle boîte nous classer. Le cas de l'écriture du traumatisme est un bon exemple. Il me semble qu'une réticence subsiste lorsqu'on écrit les traumatismes en tant que femme, parce que l'on ressent une sensation étrange et implicite dès qu'il s'agit de nommer la réalité, de qualifier les plaies. Un sas de vulnérabilité débilite se crée. Comme si dans l'état de victime persistait un échec. Comme si le fait de nous appliquer ce terme « victime » nous renvoyait à une position honteuse, taboue, qui nous colorerait d'une aura qui ne serait pas la nôtre sans qu'elle nous soit imposée. À mon sens, cette réticence à écrire le réel sans filtre, de peur d'être réduites à une caricature, nous contraint dans l'écriture, alors qu'il existe pourtant dans le tissu social des êtres qui se promènent avec des cicatrices

immenses et invisibles et qui s'asseyent ensemble sans se parler, sans se regarder, sans se comprendre, sans même savoir qu'il est possible de se comprendre. Alors que c'est en nommant la douleur que l'on peut se retrouver.

Il nous manque encore des termes justes. Il nous manque l'espace et la réception pour écrire femme dans toute sa pluralité, ses nuances, ses dichotomies, ses paradoxes.

« [C]'est épuisant être une femme », écris-tu.

Oui. Ces incertitudes et ces nœuds sont épuisants. Il me semble qu'il nous arrive à toutes de nous nier un peu, en écrivant. Alors que pourtant, nous savons très bien qu'écrire est lié à la construction de notre propre mythologie. Parce qu'il y a encore, dans le consensus, quelque chose d'indélicat à avoir autant conscience de soi. À être sa propre muse. À se posséder. C'est pourtant dans cette posture assumée que l'on trouve une forme d'être littéraire. Où l'on devient maîtresse de sa figuration, prenant le contrôle du voyeurisme ambiant, régulant les perceptions et imposant ses propres règles, ses angles choisis, sa manière de raconter ce corps d'où l'on écrit, ce corps que certains lecteurs prennent pour l'exergue du texte.

Je parle ici de *femme*, mais je pourrais dire *queer*, parler d'écriture queer, d'écrire depuis les marges désignées par le traitement médiatique, ces marges que nous ne choisissons pas. Écrire en tant que personne qui ne répond pas au standard, à la figure par défaut de la littérature, le monolithe blanc. Écrire les tripes, les mettre sur la table, se désinhiber, s'épandre, se penser. Ces cercles que nous utilisons pour nous définir et qui deviennent teintés de vocabulaire renversé. Écrire le traumatisme, les enjeux, avec des termes clairs, précis.

Avec un milieu littéraire obnubilé par la vie de l'autrice, je suis entrée dans l'écriture avec la pleine conscience que les traumatismes seraient scrutés par le lecteur, cette connexion entre le vécu et les écrits, le corps et l'écriture, l'intimement lié. Et les médias, friands de premiers romans, de personnalité en première page, de détails glauques. Je déplore que, dans le domaine de l'autofiction, nous soit enfoncée dans la gorge, contre notre gré, cette surconscience que tout sera scruté, comparé, psychanalysé à outrance, à en oublier le texte. Se saisir du texte pour son potentiel voyeur. En oublier l'écriture, la démarche, le travail. On n'examine pas le travail de notre homologue masculin de la même manière.

Il y a une indélicatesse à avoir conscience de notre posture d'écrivaine.

Je souhaite qu'un jour soit normalisée l'écriture vulnérable, qu'elle soit perçue dans toute sa force, son irrévérence. Que l'on n'y voie pas le propre d'une faiblesse, d'un écart.

Que l'on se détache un jour de l'étiquette de femme, apposée sans réflexion, et que l'on arrête le voyeurisme, comme si racler la mémoire d'un·e écrivain·e servait réellement à analyser le texte, méthode paresseuse pour celui qui ne daigne même pas lire correctement. Que l'on en finisse avec le vocabulaire infantilisant, paternaliste ; ce champ lexical qui nous écrase en refusant à la femme le statut d'être entier. Que l'on écrive pour écrire, pas pour se faire dépouiller.

Tu écris, comme chute à ton poème :

je m'ennuie de tous les vêtements quand je n'avais pas  
à pincer

les poignets pour être certaine que je suis bien une énième  
femme de son siècle, tellement vulgaire dans son  
insistance à être vivante comme un document  
à importer à tous les contacts

À dire vrai, j'ai peur de m'écrire, parfois. De m'appartenir,  
de me donner le droit à l'image. En arrière de ma tête, la  
conscience de soi comme un affront à la beauté, comme  
si l'excellence ne pouvait se développer dans le regard de  
l'autre, comme si dans la construction l'altérité primait  
l'élaboration, comme si connaître les plans de sa construction  
sociale dévalorisait notre identité. Comme si.

Comme toi, je crois, je suis épuisée que la vulnérabilité soit  
considérée comme une vulgarité si elle n'est pas calculée,  
restreinte, posée, tranquille. Je souhaite la pluralité des points  
de vue, le débordement, la multitude. Que l'on arrête de voir  
dans le dévoilement féminin une impudeur inhérente. Que  
l'on arrête d'être une sous-catégorie.

Pour ne pas être trop femme, pour ne pas me faire  
exubérante, on m'a enseigné une froideur qui perdure,  
dans mon inconscient. J'ai appris à ravalier mes émotions  
en une bave qui se loge dans les bronches, restriction et  
lourdeur, pour ne pas être trop femme, trop émotive, pas  
assez littéraire. Je veux trouver le juste milieu. Je veux d'un  
milieu littéraire qui accepte la multitude et la célèbre.

Être une femme, c'est avoir une fourchette en travers  
de cette main qui écrit. Entre exister et écrire : exister par

l'écriture. Cette fourchette, c'est le vocabulaire impropre relatif à la vulnérabilité, à l'intime, à l'écriture queer ; l'inéquitable traitement médiatique des personnes non binaires, des personnes trans et des personnes racisées, l'absence des écrivaines qui vieillissent, le manque de reconnaissance.

I am endlessly creating myself

disait ton dernier mood board. Écrire pour trouver notre mise au monde, notre posture. Se perpétuer dans l'espace littéraire. Se permettre de s'écrire. Rester dans la course interminable de l'écriture. Écrire comme une femme.

En espérant que nous trouvions finalement notre vocabulaire,

Hélène



## notices

**Sayaka Araniva-Yanez** est artiste multidisciplinaire d'origine salvadorienne et étudiante au baccalauréat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Elle est également cofondatrice de la maison d'édition féministe et intersectionnelle *Diverses Syllabes*. Actuellement membre de l'équipe éditoriale de la revue littéraire *Lapsus* et de la revue critique *Postures*, elle a auparavant été adjointe à la production au Festival de la poésie de Montréal pour son édition sur les poètes de l'Amérique latine. Elle a été cofondatrice, commissaire et directrice artistique de deux collectifs d'art, dont *Artefus* pour son exposition *Metamorfosis* rassemblant plus de quarante jeunes artistes montréalais-e-s et diffusée dans *La Presse* (2017). Elle s'intéresse particulièrement à l'hyperdimensionnalité dans le numérique, en participant notamment à plusieurs initiatives telles que celles du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et du Symposium de philosophie féministe.

Auteur, comédien, **Maxime Brillon** a écrit des textes qui ont été joués surtout au Québec, et plus précisément à Montréal : *tertuliaNebula* (prix Centre des auteurs dramatiques du Festival ZH 2018), *Big Mack* (OFFTA 2018), *Nous irons cirer nos canons numériques dans un sweatshop portugais* (Théâtre aux Écuries, 2019), *Awards : une tragédie pour orgue, batterie et beaucoup de personnes* (finaliste au prix Gratien-Gélinas 2020). Il a également fondé le collectif multidisciplinaire *Tôle* qui s'étend en largeur, comme une algue, pour se régaler du suc surnaturel de ses recherches et offrir au public tout le sérieux qui accompagne la joie de créer ensemble des univers trafiqués. Il est auteur associé au Théâtre Petit à petit et a obtenu un mois de résidence à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon pour l'écriture d'une nouvelle pièce, *Grosse île*. Il travaille également sur *Têtard tout au plus*, un monologue pour deux voix intérieures, un piano et des machines à bruits.

**Hélène Bughin** est poète, entre autres. Elle a publié dans *Ekphrasis*, *Lapsus*, *Cavale* et *Le Pied*. Coordonnatrice pour plusieurs projets littéraires, elle a notamment contribué au Festival Dans ta tête ainsi qu'à l'OFF Festival de poésie de Trois-Rivières. Elle vient de terminer sa maîtrise en littérature, profil recherche-crédation, et travaille maintenant patiemment sur un recueil à venir.

**Emmanuel Deraps** est né à Montréal en 1993. Il a publié *La fonte* (Éditions de l'Écrou, 2015), *Failure* (Del Busso éditeur, 2019), ainsi que *Fausse fauve* (l'Hexagone, 2019), trilogie qu'il nomme affectueusement celle de l'Échec. Il travaille actuellement sur son prochain recueil, *Entre le canon et la carcasse*.

**Stéphane Despatie** participe activement à la vie littéraire et culturelle depuis le début des années 1990, d'abord en tant qu'éditeur de la revue *Entracte*, consacrée aux arts de la scène et au spectacle. Puis, il est successivement chroniqueur littéraire et théâtral, directeur d'une collection de poésie, directeur général d'une maison d'édition, directeur administratif d'un festival multidisciplinaire, directeur général de l'orchestre Arion et directeur général de La Girafe en feu, compagnie dédiée au travail de Salvador Dalí. Cofondateur du Marché de la poésie de Montréal, il dirige la revue *Exit*. Son œuvre comprend plusieurs recueils dont *Engoulevants* (Écrits des Forges, 2000), *Ceux-là* (Écrits des Forges, 2008), *Mauve chaconne* (Écrits des Forges, 2012), et un récit, *Réservé aux chiens* (XYZ, 2002). En 2021 paraîtra *Paroles biologiques* aux Écrits des Forges.

Romancière, **Yara El-Ghadban** est autrice de trois romans aux éditions Mémoire d'encrier, *L'ombre de l'olivier* (2011), *Le parfum de Nour* (2015) et *Je suis Ariel Sharon* (2018). Elle reçoit, pour ce dernier, le Prix de la diversité du Festival Metropolis bleu en 2019. Toujours chez Mémoire d'encrier, où elle est désormais éditrice, Yara El-Ghadban est la traductrice de l'essai *Vivre la diversité*, par Shakil Choudhury (2018). Elle a codirigé l'essai *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?* (2014) et a contribué à plusieurs ouvrages collectifs. En 2017, elle est lauréate du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada pour sa contribution à la vie littéraire au Canada. D'origine palestinienne, elle arrive après un long parcours de migration – Dubaï, Buenos Aires,

Beyrouth, Sanaa, Londres – à Montréal à l'âge de treize ans, avec sa famille, en 1989. Anthropologue et ethnomusicologue, Yara El-Ghadban s'engage également dans les luttes féministes et la sensibilisation contre le racisme et l'exclusion grâce au pouvoir des mots. Depuis 2017, elle est la présidente de l'Espace de la diversité, un organisme qui met en dialogue, par le biais du livre et de la littérature, les communautés de diverses cultures.

**Audrey-Ann Gascon** est titulaire d'un baccalauréat en littératures de langue française de l'Université de Montréal, où elle entame également ses études de maîtrise. Elle s'intéresse dans ses recherches aux rapports entre l'intime et le collectif dans les récits de soi. Elle est éditrice pour la revue *Le Pied*, responsable des communications au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), coordonnatrice du Marché de la poésie de Montréal et adjointe éditoriale aux Éditions du Remue-Ménage.

Née à Montréal en 1984, **Gabrielle Giasson-Dulude** a fait paraître le recueil de poèmes *Portrait d'homme* au Noroît en 2015. Son essai *Les chants du mime* (Noroît, 2017) a remporté le prix Spirale Eva-Le-Grand et le prix Contre-jour de l'essai littéraire. Elle prépare actuellement une thèse de doctorat.

**Loriane Guay** a grandi à Montréal et y vit toujours avec ses chats. Elle s'intéresse à l'écriture de l'intime, et pour elle la poésie est un show rock format Polaroid. En temps normal, on la trouve dans l'auditoire ou sur la scène d'une soirée micro ouvert dans un bar de la métropole. Elle travaille actuellement à son premier recueil de poèmes.

**Madioula Kébé-Kamara** est une éditrice et autrice sénégalaise-française. Elle est née et a grandi à Paris et habite aujourd'hui à Montréal. Après avoir travaillé dans le domaine bancaire près de quatorze années en France comme au Québec, elle entreprend des études littéraires à l'Université du Québec à Montréal et fonde, à l'été 2020, la maison d'édition Diverses Syllabes. Elle place la diversité au cœur de sa démarche créatrice et entrepreneuriale en promouvant les écrits pluriels et intersectionnels. Elle collabore activement à l'inclusion des voix minoritaires dans le milieu artistique et universitaire au Québec, en étant membre de l'Institut de

recherche en études féministes (IREF) et en participant notamment à plusieurs initiatives lancées par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et le Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire (Figura).

**Gabrielle-Ève Lane** est née en 1996 à Arvida, au Saguenay. Aujourd’hui, elle vit à Montréal, où elle consacre la plupart de son temps à étudier le théâtre, à écrire son premier recueil de poésie et à manger végétarienne. Lorsque la question environnementale la tourmente jusqu’à l’insomnie, elle crée des mandalas et brûle de l’encens. Elle a récemment publié un poème sur l’écoanxiété dans la revue *Saturne* (2020).

**Roxane Léouzon** raconte habituellement les histoires des autres, en tant que journaliste, auparavant pour le journal *Métro*, Radio-Canada et le magazine *Caribou*, et maintenant pour *Le Devoir*. Elle est titulaire d’un certificat en journalisme de l’Université de Montréal, d’un baccalauréat en relations internationales et droit international de l’Université du Québec à Montréal et d’une maîtrise en science politique de l’Université de Montréal. Régulièrement, que ce soit à cause d’une peine d’amour, d’une pandémie ou d’une bouteille de vin blanc, elle inonde l’application Notes de son téléphone de réflexions personnelles souvent métaphoriques. Elle s’intéresse depuis 2020 à les partager avec d’autres humains sous forme de poèmes ou de nouvelles.

**Baron Marc-André Lévesque** est né à Ottawa en 1990 et réside à Montréal. Il est heureux papa depuis peu et s’enfarge dans la poésie depuis toujours. Il est l’auteur de *Chasse aux licornes* (L’Écrou, 2015), *Toutou Tango* (L’Écrou, 2017) et *J’ai appris ça au cirque* (La courte échelle, 2020), en plus d’avoir coécrit *Verdunland* (Éditions de ta mère, 2020) avec Timothée-William Lapointe.

La bizarrerie de l’existence, et l’illusion de pouvoir y devenir plus libre, me poussent à travailler le dessin sous le pseudonyme *la\_perfection\_est\_atroce* (un emprunt à Sylvia Plath), la photographie sous celui de *commune\_absence\_giboyeuse*, et pour l’écrit je signe de mon nom, **Adrien Millet**.

**Alessandra Naccarato** est lauréate du prix RBC Bronwen Wallace pour les écrivains émergents de 2015 et du prix de poésie de la CBC de 2017. Son premier recueil de poésie, *Re-Origin of Species* (Book\*hug, 2019), combine récit personnel et observation de la nature pour tisser une histoire d'adaptation et d'évolution.

Après avoir terminé un mémoire en recherche-crédation à l'Université du Québec à Montréal, **Camille Readman Prud'homme** poursuit des études doctorales à l'Université McGill. Ses recherches portent sur la posture énonciative du sujet vulnérable. Elle a publié des textes dans *Moebius*, *Zinc*, *Cahiers Remix* et *Lapsus*. Son recueil de poèmes intitulé *Pendant se taire* paraîtra cet hiver à L'Oie de Cravan.

**Keltie Robertson** est traductrice, rédactrice et réviseuse à Ottawa. Elle est passionnée de littérature, de musique et de nature. Par l'entremise de ses traductions, elle souhaite humblement servir de pont entre les fameuses « deux solitudes » du Canada.

Né rue des Érables à Montréal, **Alexis Rodrigue-Lafleur** a fait des études en muséologie et en français écrit, a habité en Bolivie et au Maroc, puis s'est installé en Outaouais. Il a travaillé dans plusieurs musées, dont le Musée des beaux-arts du Canada pendant huit ans. Il vit actuellement avec sa famille à Hanoi au Vietnam, père au foyer en résidence d'écriture autoproclamée. Il a publié *L'odeur du gruau* aux éditions L'Interligne en 2018.

**Florence Tétreault** a récemment terminé une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Sa pratique de l'écriture est hybride et diversifiée. L'année dernière, elle a dirigé et publié un essai de littérature-performance collectif intitulé *Un jour d'Halloween* (2019, disponible dans plusieurs librairies indépendantes).

## prochains numéros

N° 168-169

**Numéro double « depuis la crise »**

dirigé par Nicholas Dawson et Stéphanie Roussel  
(édition spéciale sur invitation)

N° 170

**Faut que t'aimes le monde sur la brosse.**

dirigé par Stéphanie Barahona et Marilou Craft  
Date de tombée : 15 février 2021

N° 171

**Il faut être plus fort que soi**

dirigé par Martine Fidèle et Olivia Tapiero  
Date de tombée : 14 juin 2021

N° 172

**Il faut que tu ruines tout.**

dirigé par Jennifer Bélanger et Alex Noël  
Date de tombée : 16 août 2021

Appels de textes : [revuemoebius.com/appels-de-textes/](http://revuemoebius.com/appels-de-textes/)

### **Soumettre un texte**

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com). Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur ou de l'autrice ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un même auteur ou d'une même autrice par année.

## a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus  
quatre numéros par année

|                      |             | 1 an   | 2 ans  |
|----------------------|-------------|--------|--------|
| <b>Canada</b>        | individu    | 48 \$  | 85 \$  |
|                      | étudiant    | 35 \$  | 60 \$  |
|                      | institution | 95 \$  | 180 \$ |
| <b>États-Unis</b>    | individu    | 75 \$  | 140 \$ |
|                      | institution | 115 \$ | 220 \$ |
| <b>International</b> | individu    | 85 \$  | 160 \$ |
|                      | institution | 130 \$ | 250 \$ |

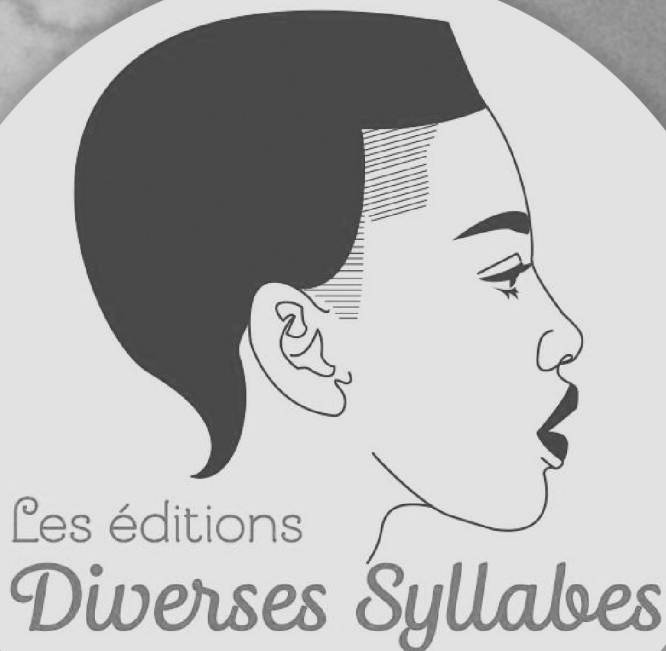
Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :  
[revuemoebius.com/abonnement](http://revuemoebius.com/abonnement)

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste  
à l'ordre de :

Mœbius  
1463, boulevard Saint-Joseph Est  
Montréal (Québec) H2J 1M6

Abonnements numériques : [sodep.qc.ca](http://sodep.qc.ca) et [erudit.org](http://erudit.org)

Courriel : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)  
Site Internet : [revuemoebius.com](http://revuemoebius.com)



Fondée à l'été 2020 par Madioula Kébé-Kamara, Diverses Syllabes est une maison d'édition féministe intersectionnelle et queer, par et pour les femmes racisées et personnes minorisées dans le genre, dont la création s'inscrit comme une première étape dans la construction du monde d'après.

**INSTAGRAM**  
@diversessyllabes

**FACEBOOK**  
@DiversesSyllabes

**TWITTER**  
@DSyllabes

**GOFUNDME**  
<https://gf.me/u/yncj59>

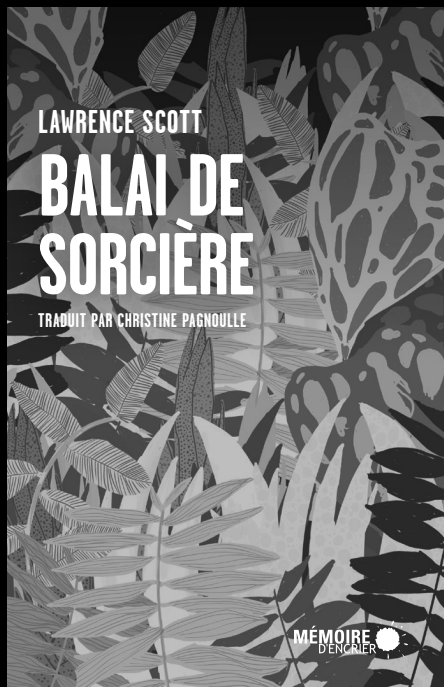
**Pour nous contacter par email:**

[info@diversessyllabes.com](mailto:info@diversessyllabes.com)

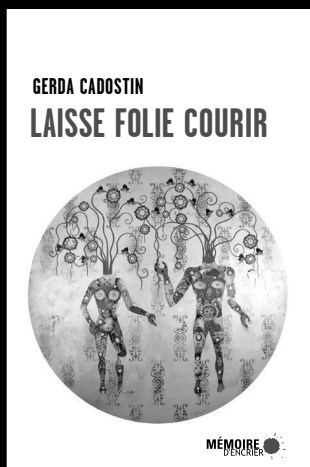
**Pour soumettre un manuscrit:**

[manuscrits@diversessyllabes.com](mailto:manuscrits@diversessyllabes.com)

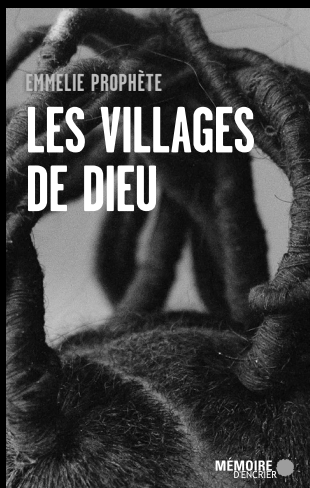
**LA MALÉDICTION COLONIALE**



**Écriture du corps  
et humour corrosif**



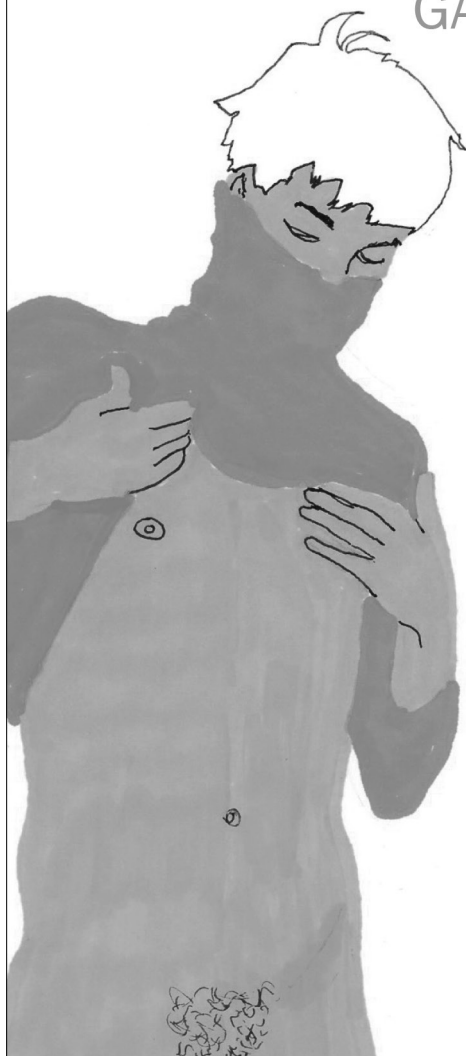
**Port-au-Prince livrée  
à ses démons**



# Les carnets de l'under- ground

TEXTES DE  
GABRIEL CHOLETTE

ILLUSTRATIONS DE  
JACOB PYNE



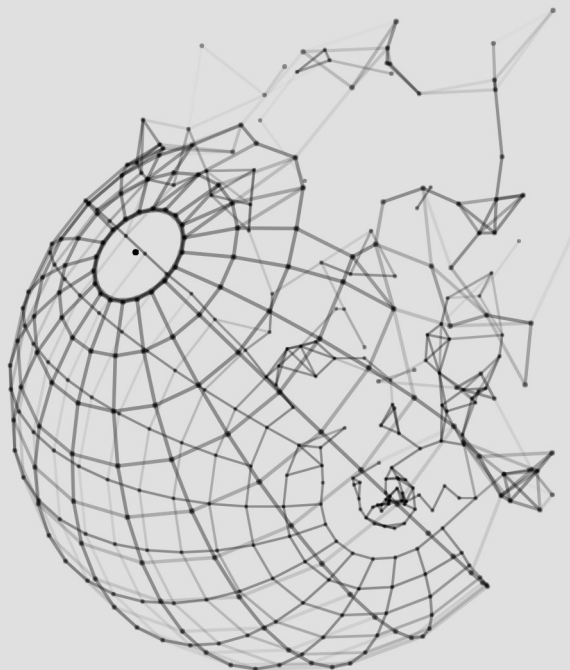
« Bert me place en haut sur le rebord de la cabine pour prendre des photos tests parce que l'éclairage est beau. Je viens d'entendre pour la première fois l'expression "faire de la soupe" : ça veut dire mélanger les fonds de poche de tout le monde qui s'est ramassé dans la cabine des toilettes du club, md ouvertes, kétamine, vieux speed sec, pills de e crushées, pour en faire des grosses lignes qui vont nous permettre d'oublier les quarante-huit dernières heures qui ont été difficiles. »

EN LIBRAIRIE LE  
13 JANVIER 2021

q u e e r  
triptyque

# SE FAIRE ÉCLATÉ·E

## EXPÉRIENCES MARGINALES ET ÉCRITURES DE SOI



Avec des textes de

Marilou Craft • Nicholas Dawson • Fanie Demeule  
Kevin Lambert • Pierre-Luc Landry • Stéphane Martelly  
Alex Noël • Karine Rosso • Chloé Savoie-Bernard  
Karianne Trudeau Beaunoyer

EN LIBRAIRIE LE 20 JANVIER 2021

INDISCIPLINE

---

NOTA  
BENE

Faites découvrir les oiseaux  
du Québec à vos enfants.



**[FCJ]**  
ÉDITIONS  
MARCHAND  
DE FEUILLES

Eric Dupont • Mathilde Cinq-Mars

**NOS OISEAUX**

Daniel  
Leblanc-Poirier  
Mélasse

de margarine  
moment encore parfait  
de ma timidité  
aduire les murs  
dans la citadelle  
sans tes épaules  
vois  
soit tomber sur la province  
be  
sité des chaleurs  
ble au monochrome  
Puis-venirai concordia  
e lipides je m'endors  
nche de baloney

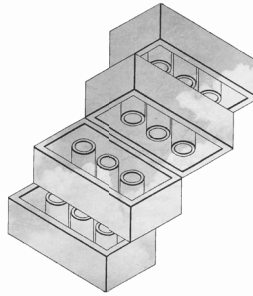


l'Hexagone

Daniel  
Leblanc-Poirier  
Mélasse

assise sur le sofa de margarine  
tes jambes contourneur encore par  
les principaux de ma timidité  
je ne sais pas traduire les murs  
que tu as cachés dans la citadelle  
que tu lograis dans tes épaules  
mais parfois je vois  
un automne de soit tomber sur la p  
le soleil se couche  
au bout de la baloney  
et le ciel ressemble  
d'un artiste de l'au  
es dans un lit de li  
comme une tran

MIREILLE GAGNÉ  
LE CIEL EN BLOCS



l'Hexagone

MICHEL GAY

Images et reliefs  
du cœur arrêté



l'Hexagone

SODEC  
Québec 88

Conseil des Arts  
du Canada  
for the Arts

Canada



l'Hexagone

# L'ODEUR DU GRUAU

Alexis  
RODRIGUE-LAFLEUR

ROMAN

Ils ont 20 ans et gravitent autour du café *Aux aurores*.  
Ils ne savent pas encore que cette amitié va durer  
toute la vie, pour le meilleur et pour le pire.

DÉCOUVREZ LE PREMIER ROMAN  
D'ALEXIS RODRIGUE-LAFLEUR

INTERLIGNE.CA



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO  
an Ontario government agency  
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

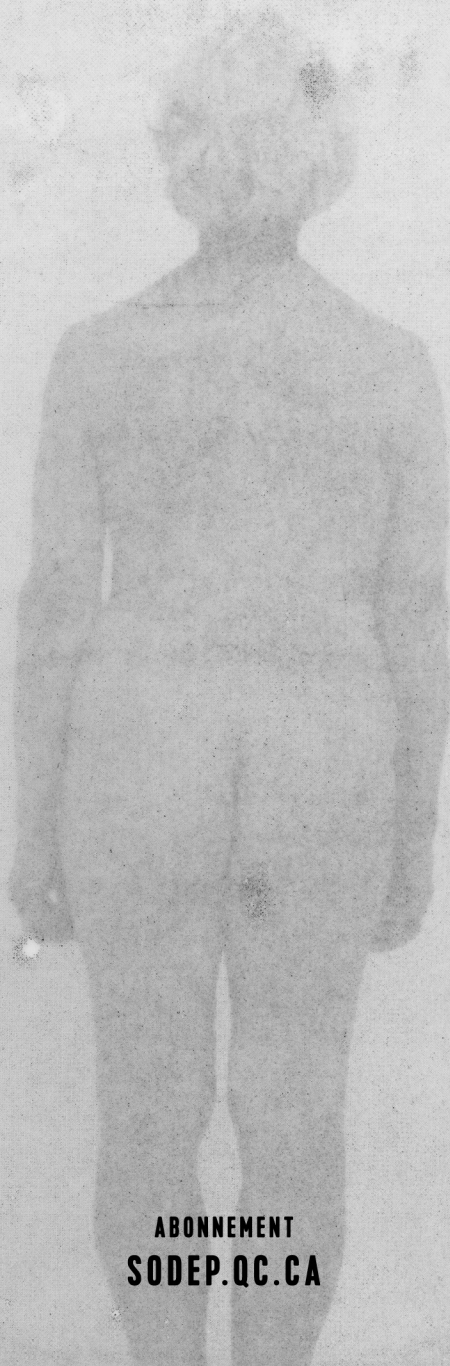
Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Ottawa

# SPIRALE

SOLITUDES



274

ABONNEMENT  
[SODEP.QC.CA](http://SODEP.QC.CA)

LA REVUE  
**XYZ**  
DE LA  
NOUVELLE

## Dépression

Nouvelles du fond du baril

INTERTEXTE • La psychanalyse :  
un art de la nouvelle

1985  
**35**  
2020

144  
HIVER 2020

*XYZ. La revue de la nouvelle* est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>

# EXIT

revue de poésie

## JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

*(les taxes sont incluses dans les prix)*

Je désire m'abonner  me réabonner

À partir du numéro en cours  ou du numéro \_\_\_\_\_

Nom : .....

Adresse : .....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel : .....

Je paye par chèque  Visa  Mandat

No : ..... Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

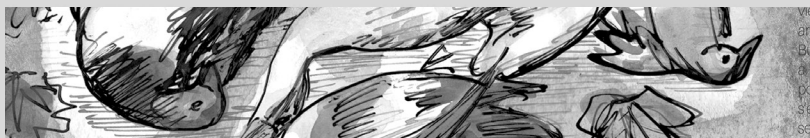
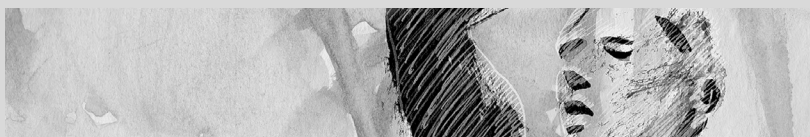
**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.**  
**C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : [www.exit-poesie.com](http://www.exit-poesie.com)

Courriel : [administration@exit-poesie.com](mailto:administration@exit-poesie.com)

# mœbius - BALADO

*Mœbius* est une chambre d'échos pour la création littéraire contemporaine. Des entrevues et des chroniques poursuivent la réflexion de chaque numéro dans *Mœbius-balado*.



EN COLLABORATION AVEC



LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISE MOBILE

À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**

[revuemoebius.com/moebius-balado](http://revuemoebius.com/moebius-balado)

*Mœbius* est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

**Directrice**

Karine Rosso

**Rédacteur en chef**

Jeannot Clair

**Comité de rédaction**

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson,  
Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude,  
Baron Marc-André Lévesque, Karine Rosso et Olivia Tapiero

**Conseil d'administration**

Guy Champagne, Jean-Benoit Cormier Landry, Marine Gurnade,  
Julia Pawlowicz, Patrick Poirier, Stéphane Martelly

**Conception graphique**

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

**Illustration de couverture et calligraphies**

Éléonore Goldberg

**Graphisme de la couverture**

Marc-André Cholette-Héroux

**Infographie**

Hugues Skene

**Révision linguistique**

Julie Loncin

**Correction d'épreuves**

Véronique Desjardins

*Mœbius* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec



CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante-septième numéro a été achevé d'imprimer  
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),  
en décembre 2020, pour le compte de la revue *Mœbius*.



*une fourchette  
en équilibre  
dans tout ça*

**Avec des textes de**

Maxime Brillon

Emmanuel Deraps

Stéphane Despatie

Audrey-Ann Gascon

Loriane Guay

Gabrielle-Ève Lane

Roxane Léouzon

Adrien Millet

Alessandra Naccarato

traduite par Keltie Robertson

Camille Readman Prud'homme

Alexis Rodrigue-Lafleur

Florence Tétreault

Sayaka Araniva-Yanez

et Madioula Kébé-Kamara pensent la création

Yara El-Ghadban est l'écrivaine en résidence

Hélène Bughin écrit à Pascale Bérubé

ISBN : 978-2-924781-31-9



9 782924 781319